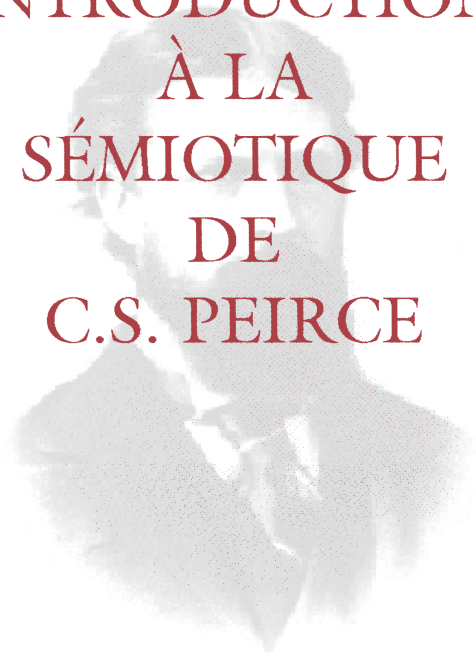


Jean Fisette

INTRODUCTION
À LA
SÉMIOTIQUE
DE
C.S. PEIRCE



Collection «Études et documents»

Jean Fisette

INTRODUCTION
À LA
SÉMIOTIQUE
DE
C.S. PEIRCE



Collection «Études et documents»



XYZ éditeur
C.P. 5747, succursale C
Montréal (Québec)
H2X 3M4
et
Jean Fisette

Dépôt légal:
1^{er} trimestre 1990
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec
ISBN 2-89261-020-6

Distribution en librairie:
SOCADIS
350, boulevard Lebeau
Ville Saint-Laurent (Québec, Canada)
Téléphone: 514.331.33.00
Ligne extérieure: 1.800.361.28.47
Télécopieur: 514.745.3282
Télex: 05-826568

Révision: Danielle Fiset

La publication de ce livre a été rendue possible
grâce à l'aide financière du Conseil des Arts de Canada,
du ministère des Affaires culturelles du Québec
ainsi que du comité du Service des publications
de l'Université du Québec à Montréal

Achevé d'imprimer en
août 1993

Le soleil est chaque jour nouveau.
Héraclite

*La vérité est une relation rassurante à un moment
donné de notre vie, ou de l'histoire.*

*La beauté, une relation troublante. Toutes deux
ont besoin de l'espoir.*
Paul-Émile Borduas

Je dédie ce livre à Denise et Catherine qui
m'ont accompagné le long de ce chemin qui m'a
conduit de Borduas à Gauvreau, puis à Peirce.
Se tenant à une distance respectueuse, elles
m'ont aidé, par la force de leur présence et
leur attention, à découvrir en moi des énergies
et des ressources insoupçonnées que je puis
maintenant penser en termes de sémiosis.

Le texte de cet ouvrage a été légèrement retouché en vue de cette réimpression. Des précisions ont été apportées dans quelques notes infra-paginales. À quelques endroits des rectifications de vocabulaire ont aussi été apportées.

Enfin, pour simplifier les renvois, on a eu recours à des abréviations pour indiquer les deux sources majeures de référence: *C.P.* renvoie aux *Collected Papers* (Peirce: i. 1867-1911) et *É.S.*, à la traduction de Gérard Deledalle publiée sous le titre d'*Écrits sur le signe* (Peirce: i.1885-1911). La note 1 (page 4) apporte des précisions supplémentaires sur ces renvois.

Juin 1993

J.F.

PRÉSENTATION

Ce court texte est issu de la pratique pédagogique. À l'automne 1989, dans le cadre d'un cours d'introduction aux concepts fondamentaux de la sémiologie, j'ai été appelé à donner une série d'exposés sur la sémiotique de Charles S. Peirce.

Les ouvrages d'introduction à la pensée peircéenne, en langue française, sont peu nombreux et de plus, ils sont relativement difficiles d'accès. Enfin, de nombreux travaux ont été publiés sur l'épistémologie de Peirce, mais le strict point de vue de la théorie des signes, qui nous intéresse ici, est peu représenté sur les rayons de nos bibliothèques.

La majeure partie du texte de Peirce n'est pas représentée ici; seules les problématiques qui intéressent immédiatement la réflexion sémiotique sont touchées.

C'est à la suggestion de collègues, d'amis et d'étudiants que j'ai accepté de reprendre mes notes de cours et de préparer ce petit ouvrage. On comprendra alors l'aspect pédagogique de ce texte: de nombreux aspects sont traités, mais ils ne sont jamais explorés à fond; il y a peut-être une abondance d'exemples, un excès dans la numérotation des rubriques et, enfin, la constance de ces paragraphes courts saisissant séparément différents aspects de la pensée peircéenne; tous les professeurs reconnaîtront là les caractéristiques de notre discours quotidien qui reste toujours une parole, une langue orale; le texte que je présente ici comporte tous ces traits de la pragmatique du discours tenu en classe. J'ai choisi de ne pas faire complètement disparaître ces traits puisque l'orientation même de ce court texte en est une d'apprentissage; il est orienté vers un contexte spécifiquement académique.

Dans mon cours, et donc dans ce texte, j'ai voulu, après une brève introduction, suivre le parcours chronologique de la pensée de Peirce, d'où la division en chapitres correspondant aux deux sémiotiques de Peirce; tout au long de cette lecture du texte de Peirce, je me réfère aux principaux ouvrages et articles qui ont déjà été consacrés au sujet. En ce sens, il s'agit autant d'une introduction à la sémiotique peircéenne qu'aux débats qui, depuis une quinzaine d'années animent la communauté internationale des sémioticiens qui trouvent chez Peirce, non pas des réponses toutes faites, mais un cadre de réflexion, de pensée critique et d'analyse susceptible de venir aider à lever quelques-unes des sérieuses hypothèques qui pèsent de plus en plus lourdement sur la pensée sémiologique fondée sur les oeuvres de Ferdinand de Saussure et de Louis Hjelmslev.

Ma reconnaissance va donc d'abord à ces chercheurs, en premier lieu Michel van Schendel avec qui j'ai tenu des discussions qui ont rythmé ma découverte de Peirce, mais aussi Gérard Deledalle, Umberto Eco, Eliseo Verón, Enrico Carontini, Louis Francoeur et plusieurs autres qui ont eu le courage d'ouvrir le débat, de se lancer sur ces terres vierges et de nous fournir un matériau plus facilement accessible que le contact abrupt avec le texte de Peirce. Et je voudrais aussi souligner le rôle qu'ont joué mes étudiants: l'esprit vif et la répartie alerte qui caractérisaient ce séminaire m'ont conduit à préciser certains aspects de mon exposé et à retoucher la structuration générale. En ce sens, cette introduction à la sémiotique peircéenne doit beaucoup à ces premiers étudiants auquel il était destiné.

Ce texte s'adresse essentiellement à des esprits curieux dont la formation de base est latine; on comprendra alors les nombreux renvois que je me suis autorisé aux modèles sémiologiques d'inspiration saussurienne et hjelmslévienne qui fondent notre savoir sémiologique; le passage de cette tradition à la pensée peircéenne, même s'il nous apparaît comme une rupture, représente, en fait, une avancée progressive de la connaissance, car, comme le propose Peirce lui-même, le savoir est fait d'acquisitions, d'explorations, d'erreurs, de réorientations et d'ajustements constants. Au coeur de ce processus, réside le "faillibilisme". Le lecteur me concédera, je l'espère, ce droit à l'erreur.

Jean Fisette
Montréal - Orford
Décembre 1989

REMARQUES TERMINOLOGIQUES

La traduction en français du vocabulaire peircéen pose des difficultés reconnaissables par les variations importantes dans les équivalents qui nous sont proposés dans les divers commentaires. J'ai choisi de traduire tous les termes lorsqu'un équivalent français existe.

Le seul terme anglais qui me paraît résister à toute traduction satisfaisante, c'est le mot *ground*, traduit tantôt par *fondement* (Deledalle), tantôt par *terrain* (Verón). D'autre part, ce terme prête chez Peirce à des usages différents. Lorsqu'il s'agit de dénommer l'instance de la priméité dans le signe, j'emploie le terme français *fondement*; par contre, lorsque ce terme renvoie à l'assise d'un nouveau signe au sens des fondations très physiques d'une maison ou bien à ce phénomène du signe qui après son parcours de la sémiosis retourne à un enracinement, au niveau de la priméité — suivant une métaphore électrique, on parlerait alors de la prise de masse ou bien prise de terre d'un appareillage électrique — je maintiens alors le terme anglais *ground*.

Certains préfèrent conserver les termes anglais de *firstness*, *secondness* et *thirdness*, en raison de la bizarrerie des termes français équivalents. Par souci de cohérence, je préfère les traduire, même si le terme *secondéité* est tout à fait illogique, le mot *second* en français impliquant, à la différence de *deuxième* la fin d'une série. Le néologisme *deuxiémité* serait en quelque sorte, imprononçable.

En ce qui concerne les néologismes tels *représentamen*, et les hellénismes tels *sémiosis*, j'ai choisi de les franciser, c'est-à-dire d'appliquer les marques d'accentuation du français et de franciser le pluriel de *représentamen* en *représentamens* (plutôt que *representamina*).

Les termes *représentamen*, *fondement* et *signe* sont aussi en concurrence; voici donc l'usage que je ferai de ces termes: *signe* dénomme globalement le lieu logique où s'opère la sémiosis; je réserve le terme *fondement*, tel qu'indiqué ci-haut, à l'instance de la priméité dans le signe, et le terme *représentamen* (suivant l'usage proposé par Peirce: voir la note 5) à un objet du monde qui fait l'objet d'une analyse et qui, simultanément permet de découvrir ce qu'est essentiellement le signe; en ce sens, le terme *représentamen* se rapproche, suivant l'usage établi dans la tradition sémiologique, de *corpus* ou de *texte-objet*, mais à la différence que la définition du signe, au lieu d'être préalable et distanciée, est immanente à cet objet.

Je traduis, suivant l'usage, le *semeiotic* de Peirce par *sémiotique*.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION À LA PENSÉE PEIRCÉENNE	1
Charles Sanders Peirce	3
Trois propositions peircéennes	4
Un imaginaire ternaire	5
La relation triadique	5
L'épistémologie	6
Les catégories phénoménologiques ("phanéroskopiques")	7
Les relations hiérarchiques entre les trois catégories	8
Le signe	9
Définition épistémologique	9
Définition formelle	10
La sémosis	16
Définition formelle	16
Définition épistémologique	18
Réflexion sur les relations dyadique et triadique	18
Le "faillibilisme"	19
Critique du cartésianisme	19
Principe de continuité et faillibilisme	20
LA PREMIÈRE SÉMIOTIQUE	21
Les sous-signes	23
Formation des dix classes de signe	25
Les dix classes de signe	26
Descriptions des dix signes	28
Considérations générales	30
L'utilisation du tableau des signes	31
Le paradoxe peircéen	32
L'analyse sémiotique de l'hypersigne	35
Considérations générales sur le tableau de l'hypersigne	38
Les deux parcours	39
Exemple: <i>Les monnaies d'échange et le troc, le Blanc et l'Amérindien</i>	39
Le "joker"	42

LA SECONDE SÉMIOLOGIE	45
Les nouvelles distinctions	48
Le modèle logique	48
La sémiotique à l'intérieur du signe	49
Les deux catégories de l'objet	53
L'objet immédiat	53
L'objet dynamique (dynamoïde)	53
Les trois catégories de l'interprétant	54
L'interprétant immédiat (destiné)	54
L'interprétant dynamique (effectif)	55
L'interprétant dynamique affectif	55
L'interprétant dynamique énergétique	55
L'interprétant dynamique logique	55
L'interprétant final (explicite)	56
La nouvelle définition des dix classes de signe	59
Les trente sous-classes de signes: descriptions et exemples	61
1- Le signe par rapport à lui-même	61
2- L'objet immédiat par rapport à lui-même	63
3- L'objet dynamique par rapport à lui-même	63
4- Le signe en liaison à l'objet dynamique	64
5- L'interprétant immédiat par rapport à lui-même	64
6- L'interprétant dynamique par rapport à lui-même	65
7- Le signe par référence à l'interprétant dynamique	66
8- L'interprétant final par rapport à lui-même	67
9- Le signe dans sa relation dyadique à l'objet dynamique et à l'interprétant final	67
10-La nature de la garantie de l'expression triadique du signe avec son objet dynamique et son interprétant final	68
Les inférences	68
L'abduction	71
L'inéluctabilité de l'abduction	72
La complémentarité des inférences	73
L'abduction comme imagination créatrice	73
Trois aspects épistémologiques	74
Le modèle triadique, la vérité et la notion de relativité	74
La sémiotique comme processus temporel et comme conscience	75
La matière et l'esprit, la conscience et le faillibilisme	77
POSTFACE	79
BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE	83

INTRODUCTION À
LA PENSÉE
PEIRCÉENNE

Charles Sanders Peirce (1839-1914)

1. Peirce est issu d'une vieille famille de la côte est américaine (Nouvelle-Angleterre). La mentalité puritaine et sévèrement religieuse marquera toute son oeuvre.
2. Son père, comme le grand-père de Saussure, était un scientifique, mathématicien, professeur à Harvard. Peirce sera d'abord un scientifique et un logicien, ses études le dirigeant vers le génie et la philosophie. Comme son contemporain Charles Darwin, il donnera quelques conférences dans les universités, mais il n'obtiendra jamais de poste universitaire; il sera, pour une longue période de sa vie, attaché à la United States Coast Survey (U.S.A.). Il fera partie de diverses expéditions et explorations, dont celle qui le conduira en Italie observer une éclipse.
3. Il parle français comme les gens de sa classe; il vivra quelques années à Paris où il publiera deux articles en français. Sa seconde femme sera une Française.
4. Il publiera plusieurs articles dans des revues de l'époque et des encyclopédies sur la logique mathématique, le raisonnement; les quelques textes qu'il publie sur les questions de signe s'adressent d'abord à des scientifiques.
5. À la façon de quelques-uns de ses célèbres contemporains (Marx, Hegel, Darwin), il produit une oeuvre qui est une vaste saisie du monde et de la connaissance: à la fois exploration épistémologique et synthèse. Il est considéré comme le père de la pensée "pragmatiste" américaine, bien que la définition actuelle de la pragmatique n'ait plus beaucoup à voir avec la problématique à laquelle se référait Peirce.
6. Durant de nombreuses années, il échangera une riche correspondance avec Victoria Lady Welby qui elle réussit à publier un ouvrage de logique et d'épistémologie où, assez étonnamment vu l'époque, une position féministe est ouvertement prise sur de strictes questions de logique.
7. Gérard Deledalle (1979:12) distingue trois périodes dans la vie de Peirce:

1850-1870: période kantienne (dyadique).

1870-1887: il construit une nouvelle logique des relations qui sera la base de sa conception triadique des catégories et des signes.

1887-1911: l'épisode sémiotique proprement dit, caractérisé par les textes sur la sémiotique ainsi que par l'échange de correspondance avec Lady Welby.

Sauf exception, on se réfère aux écrits de la troisième période.

8. Peirce, le grand philosophe des États-Unis. Il écrit son oeuvre en relisant tous les grands philosophes et ce, en remontant à l'Antiquité. La pensée philosophique qui l'aurait le plus marqué, c'est celle de Kant, d'où sont partiellement issues les catégories, du moins dans ses oeuvres de jeunesse. Aujourd'hui, il existe une société des amis de Peirce aux États-Unis comptant plusieurs milliers de membres.
9. Il aura fallu attendre la publication des deux premiers volumes des *Collected Papers*¹, en 1931-32, pour apprendre que Peirce avait élaboré durant sa vie une théorie des signes.

Trois propositions peircéennes

1. La pensée de Peirce est ternaire.

Alors que l'imaginaire de Saussure et de Hjelmslev, mais aussi, à un autre niveau, la pensée cartésienne, ainsi que les modèles scientifiques qui en sont issus, sont binaires reposant sur les principes aristotéliens de la non-contradiction et du tiers exclus.

2. Le signe imaginé par Peirce est en mouvement constant.

Alors que dans la tradition sémiologique², le signe est défini comme une unité fixée par diverses relations, notamment celle de différence. La sémiotique peircéenne se fonde non pas sur l'appartenance du signe à une

1. Conformément à l'habitude, j'indique les renvois à cette édition suivant le protocole suivant: le premier chiffre, précédant le point, indique le tome; le second indique le numéro du paragraphe. Ces références renvoient toutes à Peirce i.1867-1911; j'indiquerai cette édition par l'abréviation: *C.P.* Lorsque je cite une traduction du texte de Peirce, j'indique en supplément le renvoi à cette traduction. J'indique les renvois à la traduction de Gérard Deledalle *Écrits sur le signe* (Peirce: i.1885-1911) par l'abréviation *É.S.* suivie de la pagination.
2. Suivant un usage de plus en plus répandu, je reprends la distinction suivante entre ces termes qui sont souvent considérés comme équivalents: la *sémiologie*, projetée par Ferdinand de Saussure dans son célèbre *Cours*, renvoie à une théorie linguistique des signes tandis que la *sémiotique* (du *semeiotic* employé par Peirce), renvoie à une théorie des signes qui ne soit pas soumise au code de la langue. En ce sens, la majeure partie des écoles européennes, dont les représentants les plus connus sont Hjelmslev, Benveniste, Barthes et Greimas se rattacheraient plutôt au pôle sémiologique.

série de codes, préalablement constitués, qui le définit, mais bien au mouvement constant de déplacement et de transformation des signes.

3. La pensée n'est pas en nous: au contraire, nous sommes dans la pensée.

Chez Peirce, la sémiotique est indissociable de la pensée, elle en représente les conditions logiques d'existence. C'est donc dire que la sémiotique n'est pas une grille qui s'applique sur la réalité; au contraire, la sémiotique rend compte d'un processus d'acquisition de savoirs. En somme, le savoir est ici pensé comme recherche: on comprendra que, dans ces conditions, la notion même de *faillibilisme* soit au coeur même de la sémiotique peircéenne.

Je construirai ma présentation sur la base de ces trois propositions.

Un imaginaire ternaire

L'imaginaire peircéen est, pour nous, latins de formation et de culture, extrêmement difficile d'accès: l'apprentissage de Peirce nous force à revenir sur nos habitudes de pensée les plus enracinées et l'on comprend: la pensée binaire, la fixité de l'objet à saisir, ce sont, en fait, des caractéristiques qui remontent à Descartes. Un décentrement épistémologique important est exigé de nous.

Exemple de formalisation binaire: thème / propos.

Exemple de formalisation ternaire: sujet / objet / datif

La dialectique hégélienne illustre bien cette difficulté: la synthèse, aussitôt acquise vient neutraliser, effacer, les deux termes précédemment posés, en s'y substituant, pour devenir, elle-même, le terme premier d'une nouvelle relation dialectique. Autrement dit, il n'y a jamais coexistence des trois termes. On reconnaîtra ici la formalisation des rapports que Hjelmslev instituait entre les différents niveaux de langage et métalangage.

Peirce, au dire de Savan, rejetait la dialectique hégélienne. Il aurait construit sa pensée contre celle de Hegel.

La relation triadique

Elle n'est jamais réductible à des relations binaires. Peirce qualifie cette relation triadique de *genuine*, d'authentique:

Exemple d'une telle réduction:

Benveniste (1946) ramenait le paradigme des trois pronoms sujets à deux schémas binaires hiérarchisés: une corrélation de la personne opposant *personne* (je et tu) à la *non-personne* (il); puis, dans une seconde démarche, une corrélation de la subjectivité oppose la *personne subjective* (je) à la *personne non-subjective* (tu). Cet exemple est d'autant plus significatif que l'on trouve, dans les écrits de jeunesse, une première ébauche des trois catégories qui, justement, portent les dénominations de *je*, *tu* et *il* (voir à ce propos, Nef: 1980).

Saussure nous a habitué à ce mode de fonctionnement; ainsi le paradigme de la langue française, "langage / langue / parole" est traitée par sa réduction à deux schémas binaires: parole vs langue; puis langue vs langage.

L'épistémologie

La sémiotique peircéenne est heuristique, c'est-à-dire qu'elle tient en un modèle logique construit a priori; en ce sens, elle est logiquement pré-philosophique et pré-scientifique.

Il faut dès lors éviter d'en faire une application mécanique, mais plutôt se saisir de la pensée peircéenne, se l'approprier: en faire une source d'imagination plutôt qu'une grille à appliquer "bêtement".

La linguistique de tradition saussurienne introduit la distinction entre

SENS: place du signe dans une structure; c'est la définition proposée par Claude Lévi-Strauss;

SIGNIFICATION: le signe contextualisé.

Au regard de cette distinction, avec Peirce, on se place dans une logique de la "signification" et non du "sens": le signe peircéen n'est jamais réductible à sa relation à un code qui l'engendrerait.

D'où l'intime relation entre les trois aspects retenus de la pensée ternaire, du mouvement constant et de notre nécessaire immersion à l'intérieur du monde du savoir.

L'idée du mouvement constant, nécessaire et la non-réductibilité du signe à une place dans une structure, ainsi que le postulat central du "faillibilisme" entraînent la conséquence suivante concernant le mode d'existence du signe et les conditions de sa saisie, de son analyse: nous sommes placés non pas

dans une logique spatiale de contrôle d'un territoire donné (une sémiotique régionale, par exemple) mais bien, plutôt, dans un flux temporel où s'inscrit le processus d'apprentissage de nouveaux savoirs.

Les catégories phénoménologiques ("phanéoscopiques")

Chez Peirce, le terme "phanéoscopie" renvoie à une épistémologie d'ordre phénoménologique (φανω: *rendre visible, découvrir*; puis φανο-μοι: *apparaître, paraître*).

Catégorie: un mode d'être logique des choses (qu'elles soient réelles ou non).

Il y a trois catégories irréductibles:

- La priméité³;
- La secondéité;
- La tercéité.

La *priméité*: l'être de la possibilité qualitative positive; la qualité sensible des choses.

Le sentiment inanalysé, l'instinct, la sensation syncrétique et naïve, le bien-être sans raison et sans conséquence, le ton de la voix⁴. Savan (1980:14) ajoute, comme exemple, les "pulsions de l'inconscient".

La *secondéité*: l'être de fait actuel; l'existence individuelle.

Les phénomènes réels *hic et nunc*, le commandement, l'effet par rapport à une cause, une phrase dite au moment où elle est effectivement dite. Peirce suggère: *le brutal*.

La *tercéité*: l'être de la loi qui gouvernera les faits dans le futur: le code, la médiation.

3. Dans les écrits de jeunesse, ce schéma ternaire était dénommé par les pronoms *Je*, *Tu* et *Il*. Sur cette question de l'origine du modèle de la trichotomie, consulter Nef (1980).

4. Ces exemples sont partiellement tirés de Pesot (1979:76).

L'aspect abstrait des phénomènes: classes, lois, formes, modèles; suivant la terminologie américaine, on dira: le *type* dont les phénomènes sont des occurrences, des *tokens*.

Les relations hiérarchiques entre les trois catégories

Entre ces catégories, il y a une directionalité qui se lit sous le point de vue de l'implication:

le 3^{ième} implique le 2^{ième}

le 2^{ième} implique le 1^{er}

mais non l'inverse.

Une forme, une théorie, une idée, un savoir (3) présupposent des objets individuels (2).

Une action brute (2) peut s'effectuer sans l'intermédiaire d'un 3^{ième}, mais elle implique le 1^{er}. Du moment où cette action découlerait d'un raisonnement (3^{ième}), elle aurait une existence logique, elle ne serait plus "brute"; à partir du moment où un objet second est subordonné à la tercité, il change de nature logique, il prend forme.

Seul le premier peut être absolu, un en soi.

Ainsi: au moment où le *non* apparaît, le *oui* présupposé devient le 1^{er} du *non* qui est 2^{ième}; et alors le *code* qui régit l'usage des *oui* et des *non* appartient à la tercité. Lorsque l'enfant entre dans la période du *non*, il fait l'apprentissage de l'accès à la tercité (ce que Freud avait bien vu lorsqu'il donnait l'exemple du *Fort ... Da*, où l'enfant apprend la logique des relations d'absence et de présence).

Remarque: on dit "à partir du moment où le *non* apparaît", c'est-à-dire que l'on s'inscrit dans une logique autant de la *parole* que de la *langue*. Et l'on s'inscrit dans une logique d'avancée, de progression: donc temporelle.

Mais il y a plus: une fois que le troisième terme a été atteint, les rapports vont dans tous les sens et non uniquement suivant un ordre de croissance de 1^{er} à 2^{ième} à 3^{ième}.

Quelque plaisantin a déjà suggéré que Peirce ne savait pas compter 1, 2, 3, mais qu'il comptait, suivant la logique ordinale, 1^{er}, 2^{ième}, 3^{ième}.

Dans la sémiotique saussurienne-hjelmsléviennne, les termes sont mutuellement interdépendants, figés dans cette relation: il n'y a pas de mouvement, de direction, d'orientation, de sens à la dépendance: ce sont bien là les traits

qui, dans le texte du *Cours*, caractérisent la relation paradigmatique, à la différence de la relation syntagmatique.

C'est à ce point précis que s'inscrit la distinction fondamentale entre la *tripartition* où les termes sont de même nature logique et se différencient sur un paradigme et la *trichotomie* suivant laquelle, les constituants, renvoyant à la phanéroscopie, désignent des relations multi-latérales entre les trois termes qui sont de nature logique différente.

Lorsque Benveniste (1969) lit Peirce à travers Hjelmslev, il comprend la trichotomie comme une tripartition, employant d'ailleurs précisément ce terme. Ce qui le conduit à se demander: où commence le signe; puis à se demander comment le signe pourra être saisi s'il ne s'arrête pas: c'est que Benveniste se situe dans une extériorité par rapport au processus sémiotique (voir Reiss: 1980).

Le signe

Définition épistémologique

Le signe n'est pas une unité codifiée, définie par son appartenance à un code. Le signe est plutôt un état temporel, un moment dans un processus sans fin d'acquisition de savoirs. Pour saisir cette distinction fondamentale, on doit:

1. se placer dans une logique temporelle plutôt que spatiale;
2. penser le signe comme moment dans un processus d'apprentissage de connaissances.

Dans sa correspondance avec Lady Welby, Peirce propose cette définition du signe, étonnante par sa simplicité:

(...) something by knowing which we know something more.
(C.P.: 8.332)

c'est-à-dire *une donnée de connaissance conduisant, du fait même de son existence comme objet de savoir, à un plus, un acquis, un savoir supplémentaire*. C'est donc dire que la signification est un processus et non un fait arrêté: une dynamique, un mouvement qui rythme la construction du monde et que seule la mort peut venir arrêter; l'infinité de ce processus, Peirce l'appelle la *sémiosis illimitée*.

Cette définition est tirée de la lettre du 12 octobre 1904 à Lady Welby. J.-J. Thomas propose la traduction suivante: *un signe est quelque chose dont la connaissance nous permet de connaître quelque chose de plus* (Riffaterre:211). Deledalle propose: *un signe est quelque chose par la connaissance duquel nous connaissons quelque chose de plus* (É.S.: 30).

La formulation de J.-J. Thomas, qui respecte mieux la spécificité de la langue française, utilise le relatif “dont” qui renvoie la seconde proposition sur un autre palier logique — une proposition relative dont le sujet est un substantif abstrait — tandis que la formulation de Deledalle, utilisant le “par”, coordonne les deux propositions. La formulation de Deledalle, bien que moins élégante, me paraît plus proche et de la formulation de Peirce, et de la notion de sémiose. Dans la traduction que je propose, j’emploie le participe présent (“conduisant”), sur le modèle de *knowing*, pour inscrire avec une plus grande justesse l’effet de sens du *progressive tense* de l’anglais qui semble fonder la notion de sémiose et qui rend cette notion difficile à exprimer dans la langue française.

Définition formelle

Il y a une certaine ambiguïté, sinon dans le texte de Peirce⁵, du moins dans les traductions et les commentaires: on lit parfois: signe = *représentamen*, alors qu’à d’autres moments, le *représentamen* est donné comme l’instance de la priméité dans le signe

Posons, pour l’instant, que le terme *signe* soit l’équivalent de *représentamen*. Alors, je proposerais cette première saisie de la notion de signe: *un processus d’interrelation dynamique entre trois termes appartenant aux trois catégories phénoménologiques*; il s’agit donc d’une relation triadique.

(...) *un signe ou représentamen, est quelque chose [1] qui tient lieu pour quelqu’un [3] de quelque chose [2] sous quelque rapport ou à quelque titre. Il s’adresse à quelqu’un c’est-à-dire qu’il crée dans l’esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être un signe plus développé. Ce signe qu’il crée, je l’appelle interprétant du premier signe. Ce signe tient lieu de quelque chose: de son objet. (C.P.: 2.228; É.S.: 121; c’est moi qui inscris les chiffres renvoyant aux trois constituants)*

5. Gérard Deledalle (É.S.: 216) écrit: *Peirce n’emploie pas indifféremment le mot “signe” et le mot “représentamen”. Le signe est “tout ce qui communique une notion définie d’un objet, le représentamen est tout ce à quoi l’analyse s’applique quand on veut découvrir ce qu’est essentiellement le signe.” (C.P.: 1.540)*

J’ai expliqué ma position sur ce sujet dans une notice terminologique introductive.

Le signe ou représentamen est donc donné comme une *interaction dynamique entre trois éléments appartenant à des types logiques de différente nature*:

1- Fondement:⁶

La facette du signe, immédiatement perceptible.

2- Objet:

Ce à quoi renvoie le fondement; ou bien, ce à quoi l'interprétant renvoie le signe dans un processus de sémiotique. Deledalle dit: le *réfèrent*; mais c'est aussi vrai, d'une certaine façon, de la *référence*. Par contre, la notion d'objet va encore plus loin; il s'agit aussi d'une forme de représentation du réfèrent; on reviendra constamment sur la définition de l'objet qui constitue le point central de la sémiotique peircéenne.

3- Interprétant:

Il ne s'agit pas d'une personne ni d'un interprète, mais bien d'une *fonction*. L'interprétant peut être saisi comme la résultante, la portée, l'aboutissement, la retombée, le destinataire, le datif du travail de sémiotique opéré à l'intérieur du signe: en somme, il s'agit d'un état second du signe, le *plus* dont on a parlé plus haut.

Exemple banal d'un signe: le nuage annonciateur de la pluie.

1. Fondement: la sensation de perte ou de diminution de l'intensité de la lumière.
 2. Objet: le nuage réel, individuel, de fait, celui-là même qui cause l'atténuation de la lumière.
 3. Interprétant: l'association établie entre le fondement (sensation) et l'objet (nuage); cette association se fait en vertu d'un code, d'un savoir sur la relation de causalité; en fait deux lectures sont ici possibles, selon le point de vue où l'on se place: *se fait en vertu d'un savoir* ou bien *conduit à un savoir*; c'est la raison pour laquelle on sera appelé plus loin à faire la distinction entre différentes classes d'interprétants. L'interprétant ici, ce
6. Bien que, dans les pays de culture latine, l'usage ait retenu le terme "représentamen" pour dénommer le constituant premier du signe, je préfère me conformer à la proposition de David Savan (1986) et réserver le terme "représentamen" à la totalité du signe contextualisé (tel que défini dans la note 5). Cette indécision terminologique vient de ce que le fondement du signe est la retombée du représentamen antérieur qui le génère dans le processus de la sémiotique. L'usage est à ce point indécis que plusieurs sémioticiens américains emploient simplement le terme "sign" pour dénommer le premier constituant du signe.

Cet usage que je fais du terme "fondement" permet de libérer le terme "représentamen" qui peut, dès lors, désigner tout objet du monde sur la base duquel se construit le processus sémiotique.

serait le savoir de la relation causale entre le fondement (sensation de perte de lumière) et l'objet (présence d'un nuage).

On verra plus loin que cet interprétant deviendra à son tour l'assise (le *ground*) d'un nouveau signe conduisant à la prévision de la proximité de la pluie.

Réflexion sur les modèles binaire et ternaire

La définition classique (et antique) du signe, c'est:

Aliquid stat pro aliquando

“Quelque chose “tient” pour quelque chose d'autre”.

Je fais une traduction littérale, évitant, par exemple, la notion de valeur qu'introduirait la formulation: “quelque chose *vaut* pour quelque chose d'autre”.

Chez Saussure, ce rapport binaire est déplacé de l'ordre de la nature perceptible au niveau psychique où le SA est donné non pas comme un son, mais comme une *empreinte*, en somme une représentation du son alors que suivant la même logique le SÉ est donné comme une représentation mentale du référent; c'est précisément ce déplacement des entités, du niveau physique au niveau psychique qui permet de les saisir dans leur relation d'interdépendance: plus tard, Hjelmslev reprendra cette définition du signe sous la dénomination de *fonction sémiotique*.

Les définitions binaires du signe (antique: entre choses ou saussurienne: une relation d'interdépendance entre représentations psychiques) ont en commun cette caractéristique de conférer au signe un aspect *statique*, d'être une simple fonction de correspondance, de substitution ou de remplacement, alors que dans la définition ternaire, le signe est un processus dynamique *orienté*:

1. Il est perçu à titre de *fondement*;
2. Il tient lieu de quelque chose, d'un *objet*;
3. Il accède au statut d'*interprétant*: les interrelations se font entre les trois termes, les deux premiers termes changeant alors de nature logique.

C'est la totalité dynamique qui est signe.

La définition du signe comme relation d'interdépendance, chez Saussure, conduisait à la question centrale de l'arbitraire du signe ou bien, de façon plus précise, à la question de la convention. Or, cette question de la

convention se pose dans la mesure où le signe est figé dans une relation purement formelle, détachée de toute contextualisation. Si l'on replace le signe dans son environnement social — et ici je renvoie à Bakhtine (1929) — ou bien si on le replace dans le flux temporel où il prend naissance, se transforme et se déplace, alors la question de la convention ne se pose plus de façon aussi absolue puisque les circonstances constituant le signe font partie de sa définition même.

Exemple:

Carontini (1984:24) propose l'exemple d'application suivant: le mot "père":

1. Fondement: l'image sonore du mot /per/;
2. Objet: le contenu mental (image de paternité);
3. Interprétant: le paradigme des relations de parenté tel que fixé dans la langue française.

Cette application est valable dans la mesure où il s'agit d'une simple illustration. Mais elle fait problème dans la mesure où cet exemple ne concerne qu'un mot, défini strictement par la langue et, qui plus est, pris au sens saussurien du terme, c'est-à-dire excluant la parole et les langages.

Je reformulerais ainsi, suivant un processus dynamique:

- 1.0 Fondement: le support sonore perçu: la chaîne phonique /per/
- 2.0 Objet: la personne référentielle, mon père réel: Roger Fisette
- 3.0 Interprétant: la relation entre moi et mon père; cet interprétant constitue le *ground* du second signe que voici, venant alimenter et le représentamen et l'objet:
 - 3.1 Fondement: la chaîne sonore /per/ devient le mot, le lexème "père";
 - 3.2 Objet: le référent devient la référence: mon père Roger Fisette devient un contenu mental toujours lié à l'individuation;
 - 3.3 Interprétant: la relation entre mon père et moi constitue une habitude de savoir sur laquelle s'appuiera, pour moi, la place qu'occupe le mot "père" sur le paradigme des relations de parenté tel que fixé dans la langue française.

Observations

1. Il peut arriver que le processus de sémiotique s'arrête à l'étape de l'objet second (ici à la personne référentielle): c'est, on le verra plus tard, l'indice. Dans ces conditions, le processus de la sémiotique s'arrête: un nouveau savoir abstrait n'est plus possible.
2. L'interprétant représente une fonction de *médiation* dans la mesure où il enclenche ce processus de "mutation" des pôles précédents.
3. Je me suis senti forcé de reformuler l'exemple proposé par Carontini, pour la raison suivante: ce dernier, vraisemblablement pour des raisons de propédeutique, a donné un exemple simple, mais statique, ce qui vient fausser le signe peircéen qui est, par définition, dynamique. J'ai donc relu le mot signe en le contextualisant par rapport à moi-même, à mon propre père, à la relation que j'entretiens avec la paternité.
4. Moi-même je me suis arrêté: Pourquoi? Parce que je n'avais comme exemple qu'un mot isolé, c'est-à-dire que je me situais dans une logique de la langue et non de la pluralité potentielle des situations de parole et des langages: ainsi, dans la relation au père, il y a toute une série de signes gestuels, proxémiques, affectifs, et autres qui portent et définissent symboliquement cette relation, ce complexe de relations que, par exemple, la pratique analytique tente de mettre à jour; le seul point sur lequel je veux insister ici c'est que la relation à la paternité n'est pas réductible au signe linguistique, au *mot* "père" tel que codifié dans la langue. En somme, dans ce contexte d'une saisie exclusive d'un *signe linguistique*, ce dernier ne peut faire plus que de simplement renvoyer au *sens*, tel que ce terme a été défini plus haut, alors que si "père" est saisi comme *représentamen*, il renvoie à la pluralité des *significations* potentielles. On reviendra, plus bas, à cette question, en distinguant l'"interprétant immédiat", de l'"interprétant dynamique" qui lui caractérise la "relance" du mouvement de la sémiotique.

Cette question pourrait être reprise sous un autre aspect: mon père réel — pour retenir cet exemple — devient signe; or, ce signe sert d'assise au signe linguistique qu'est le lexème *père*, et non l'inverse. C'est toute la question de la primauté du découpage linguistique sur les conditions de la connaissance qui s'ouvre ici. Je me contente de marquer cette ouverture ici en soulignant pourtant que la sémiotique peircéenne induirait plutôt une position opposée à celle que soutenait Roland Barthes (1964:81) sous l'expression de *translinguistique*.

5. Exemple de relations binaires:

Suivant la définition antique (“aliquid stat pro aliquando”), le signe serait la relation entre la chaîne sonore /per/ (1.0) et mon géniteur (2.0).

Suivant la définition saussurienne, le signe serait la relation d’interdépendance entre le lexème “père” (signifiant: 3.1) et le contenu mental de la relation de paternité à la fois lié à l’individuation et à la convention (le signifié correspondrait à une superposition des constituants: 3.2 et 3.3); quant à l’interprétant (3.3: la place qu’occupe le mot “père” sur le paradigme des relations de paternité tel que fixé dans la langue française), il est analysé par la linguistique saussurienne hors de la fonction sémiotique (signe) proprement dite, par le biais des notions de paradigme, de différence et de structure.

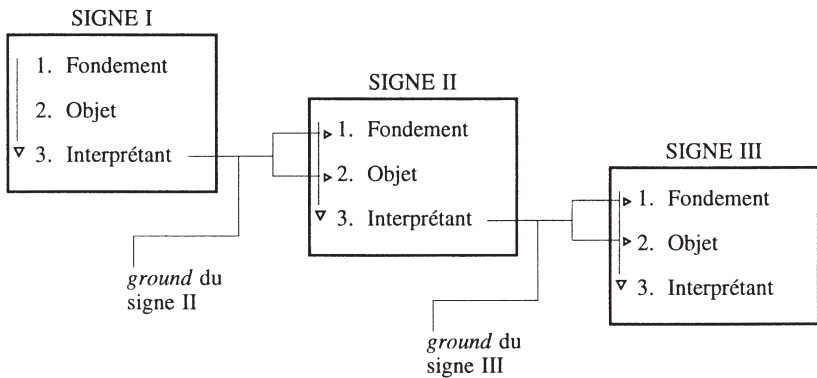
L’aspect significatif à retenir ici tient à ce que, dans une logique binaire, le signe est une unité d’ordre logique *inférieur*, c’est-à-dire une unité qui ne peut accéder au sens que dans la mesure où elle est placée dans la structure (le code, le paradigme) alors que dans la logique peircéenne la notion de signe est beaucoup plus large, s’étendant au territoire de ce qu’ailleurs on nomme justement le système, le code.

Dans les textes de Peirce, on ne trouve pas la notion de code comme entité globale; on ne la trouve que sous la forme d’un moment, d’une étape dans la constitution du signe, ce qu’on nommera plus loin le *légisigne*.

La sémiosis

Définition formelle

Aussitôt qu'un signe ou représentamen a atteint le niveau de l'interprétant, il est prêt à entreprendre ce processus de médiation, à "muter", c'est-à-dire à devenir le *ground* d'un nouveau signe, et ce, suivant un processus théoriquement illimité: c'est la *sémiosis ad infinitum*.



Les flèches verticales affichent le travail, le processus de constitution du signe: dans le chapitre trois, on reviendra sur ce mécanisme de la sémiosis à l'intérieur du signe; pour l'instant, je me contente de signaler que ce processus ne saurait se réduire à un simple processus linéaire que la flèche laisse imaginer.

Les flèches horizontales affichent le processus de la sémiosis.

Le *ground* est l'assise du signe, son antériorité globale et, à la fois, la portée ou la retombée du signe antérieur.

Le passage d'un signe (I) à un signe (II) et ainsi de suite signifie un gain, une plus-value, soit l'atteinte d'un plus haut degré de sémiotisation.

La notion de *sémiosis ad infinitum* rend compte de cet aspect, déjà présenté plus haut, de la *dynamique* du signe peircéen: le mouvement, la

transformation font partie de la définition même du signe. Peirce suggère: *un signe plus développé*.

Il est certain que la conscience intelligente doit entrer dans la série. Si la série des interprétants successifs s'arrête, le signe devient par là même à tout le moins imparfait. (C.P.: 2.203: É.S.: 126)

La conscience est ici définie sur la base de ce mouvement, de ce processus. En ce sens, l'*interprétance* est la traduction d'un signe en un autre, soit du même code, soit d'un autre code. Plus précisément, il s'agit en fait d'une transformation, voire d'une mutation.

Pour reprendre l'exemple de la pluie, l'interprétant (relation causale...) du signe I deviendra le fondement d'un signe II, fondement qui sera mis en rapport avec l'objet (proximité de la pluie) conduisant à l'interprétant (refuge).

Il apparaîtra évident aux yeux de tous qu'un exemple aussi banal que celui du nuage annonciateur de la pluie ne saurait nous conduire à une sémiosis ad infinitum. Mais remplaçons cet exemple par une problématique beaucoup plus large — on y reviendra plus loin — et alors il deviendra évident que le principe de la sémiosis ad infinitum déborde la stricte définition d'un signe utilitaire pour rejoindre le tourbillon des concepts et des signes où habite l'intelligence humaine. Un objet de savoir, dans la mesure où il est considéré comme signe, est donné comme un moment, une phase dans le flux sans fin de la pensée. Le terme auquel renvoie un signe n'est jamais un terminus, un point d'arrêt dans un lieu non-sémiotique; au contraire, le signe au lieu de renvoyer à quelque chose d'autre, génère un autre signe. C'est précisément l'infini de ce processus qui semblait affoler Benveniste (1969); ce sont pourtant là les conditions logiques d'une immanence du sens aux circonstances mêmes de la production de la signification. *L'absence d'un interprétant ultime*, écrit Carontini (1984:27), *au lieu d'être une frustration continue, constitue la condition de possibilité définitive du langage comme fait humain*. Quant à Umberto Eco (cité par Carontini 1984:27), il suggère que ce modèle logique ... *libère [la sémiotique] de la Métaphysique du Référent*.

Définition épistémologique

(...) toute action dynamique, ou action de la force brutale, physique ou psychique (...)

(...) ou bien s'exerce entre deux sujets (qu'ils réagissent également l'un sur l'autre ou que l'un soit agent et l'autre patient, entièrement ou partiellement) (...)

(...) ou bien est, en tous cas, la résultante d'actions entre paires.

Mais, par "sémosis", j'entends au contraire une action ou influence qui est (ou implique) la coopération de trois sujets, tels qu'un signe, son objet et son interprétant, cette influence tri-relative n'étant en aucune façon réductible à des actions entre paires.

Σημεῖωσις en grec de l'époque (...) signifiait l'action de presque n'importe quel signe; et ma définition confère à tout ce qui agit de cette manière le titre de signe. (C.P.: 5.484; É.S.: 133)

Réflexion sur les relations dyadique et triadique

La relation dyadique est une relation de cause à effet ou de stimulus à réaction; elle caractérise une machine automatique, comme les appareils cybernétiques ou informatiques par ailleurs frauduleusement représentés comme aptes à produire une forme d'intelligence artificielle. Dans la relation dyadique, un objet est lié à un autre, mais sans gain que ce soit dans les degrés de sémiotisation.

La relation triadique est une relation strictement logique; elle est le fait de l'intervention de l'intelligence: c'est ce à quoi en dernière analyse, renvoie l'interprétant dont la fonction, on l'a suggéré plus haut, en est une de médiation; la logique ternaire permet donc de rendre compte d'un gain de plus-value ou de l'accès à un degré plus élevé de sémiotisation.

Il y a ici une nouvelle notion, extrêmement importante: celle de *degré de sémiotisation*. Peirce écrit: *Ceci montre que l'espèce de temps futur de l'interprétant logique est celle du mode conditionnel, le "serait". (C.P.: 5.482, É.S.: 132)*

C'est en ce sens que la sémiotique est donnée comme (...) *la doctrine de la nature essentielle et des variétés fondamentales de sémosis possibles. (C.P.: 5.488; É.S.: 135)*

Le “faillibilisme”

Reprenons les trois propositions de base:

1. Le sujet ne domine pas la pensée: il est dans la pensée.
2. Le signe n'est pas une unité fixée; c'est un moment dans un processus infini de sémiuse, c'est-à-dire d'acquisition de nouveaux savoirs.
3. Seule une définition ternaire — où les termes sont de nature logique différente — peut rendre compte de ce mouvement.

Alors, la sémiotique peircéenne renvoie moins à une description des mécanismes de signification, qu'à une représentation des mécanismes d'acquisition de savoirs. Si le monde est un ensemble de signes, le sujet qui y vit est placé dans une situation de recherche, d'acquisition, d'évaluation, de retour, (*trials and errors*, disait Eco). C'est dans cette logique que l'on peut comprendre le contre-sens qu'il y a, à substituer au terme *interprétant* la notion d'*interprète* qui implique une extériorité du sujet face au signe.

On saisira alors l'importance fondamentale de ces deux passages que je me contente de citer:

Critique du cartésianisme

Nous ne pouvons commencer par douter de tout. Nous devons commencer avec tous les préjugés que nous avons réellement lorsque nous abordons l'étude de la philosophie. Ce n'est pas par une maxime que nous pouvons nous défaire de ces préjugés, car ils sont d'une nature telle qu'il ne nous vient pas à l'esprit de pouvoir les mettre en question. Ce scepticisme initial sera donc une pure illusion, et non le doute réel. (...) C'est donc un préliminaire aussi inutile que d'aller au Pôle nord pour se rendre à Constantinople en longeant un méridien. On peut, il est vrai, dans le cours de ses études, trouver des raisons de mettre en doute ce qu'on avait commencé par croire; mais dans ce cas, on doute parce qu'on avait une raison positive de le faire, et non en vertu de la maxime cartésienne. Ne prétendons pas douter en philosophie de ce dont nous ne doutons pas dans nos coeurs. (Peirce 1868:68)

Principe de continuité et faillibilisme

Le principe de continuité est l'idée du faillibilisme objectivé; (...) le faillibilisme est la doctrine suivant laquelle notre connaissance n'est jamais absolue, mais nage toujours, pour ainsi dire, dans un continuum d'incertitude et d'indétermination. (C.P.: 1.171; Deledalle 1987: 91)

LA PREMIÈRE
SÉMIOTIQUE

Les sous-signes

Chacun de ces trois niveaux triadiques peut, à son tour, être analysé suivant les trois catégories phanéroscopiques. Ce qui donne un tableau à neuf cases. Les entités qui figurent dans ce tableau ne constituent pas des signes, tout signe impliquant le concours de trois entités, mais bien des *sous-signes*.

	PRIMÉITÉ		SECONDÉITÉ		TERCÉITÉ	
1 FONDEMENT	Qualisigne	1.1	Sinsigne	1.2	Légisigne	1.3
2 OBJET	Icône	2.1	Indice	2.2	Symbole	2.3
3 INTERPRÉTANT	Rhème	3.1	Dicisigne	3.2	Argument	3.3

Les niveaux trichotomiques (plan horizontal dans le tableau) agissent comme des déterminants apportés à chacun des constituants du signe. Les sous-signes se liront donc de la façon suivante: la priméité première pour le qualisigne (1.1), la priméité seconde pour le sinsigne (1.2), etc.

Deledalle (1979:37) suggère les termes suivants pour caractériser les neuf sous-signes; afin de faciliter la lecture, je les replace dans le même tableau:

	PRIMÉITÉ	SECONDÉITÉ	TERCÉITÉ
1 FONDEMENT	Possibilité du signe	Signe réel: marque, empreinte	Signe codifié: archétype
2 OBJET	Ressembler à l'objet	Indiquer l'objet individuel	Tenir lieu de l'objet
3 INTERPRÉTANT	Signe conçu ou représenté	Signe dit ou énoncé	Signe interprété
Ordre de la	Représentation	Communication	Signification

Descriptions des sous-signes

Fondement:

- 3- **Légisigne:** (de *lex-legis: loi*) renvoie à la notion de convention, de code, d'habitude, bref à la pré-codification.
- 2- **Sinsigne:** (de *self, en soi* et du *sin-* de *singulier*) renvoie à une entité existant pour elle-même, sans autre considération.
- 1- **Qualisigne:** (de *qualité*) renvoie à la pure sensation, à la simple possibilité d'existence.

Objet:

- 3- **Symbole:** dans la mesure où un objet est saisi suivant son aspect de valeur codifiée.
- 2- **Indice:** c'est l'objet saisi dans son unicité, sa singularité, comme simplement existant: il fonctionne sur la base de la contiguïté.
- 1- **Ikône:** l'objet saisi comme une simple possibilité d'exister: il fonctionne sur la base de la similarité.

Interprétant:

- 3- **Argument:** le sens, l'aboutissement du processus de sémiose est lui-même pris comme objet de la sémiose: le signe parle de lui-même comme signe, comme objet de savoir. D'où la théorie. Ce qui nous rapproche de la notion de métalangage chez les linguistes.
- 2- **Dicisigne:** (du latin: *dicere: dire*). Le sens, l'aboutissement du processus de sémiose est donné dans son existence individuelle: c'est la raison pour laquelle, à ce niveau on parle de la réalisation, de la communication, de la pragmatique.
- 1- **Rhème:** (du grec: *ῥέω: couler; ῥήμα: verbe, phrase*, à la différence de *ὄνομα: mot, dénomination*; pour Peirce, tout mot est d'abord un verbe). L'interprétant, le sens, l'aboutissement du processus de sémiose en reste au niveau de la pure potentialité (possibilité).

Peirce proposait la classification suivante des sous-signes

Les types authentiques: ceux dont les coordonnées coïncident:

- 1.1 Qualisigne
- 2.2 Indice
- 3.3 Argument

Les types dégénérés: ceux qui représentent une perte, un recul dans l'ordre des trichotomies par rapport aux constituants du signe:

- 2.1 Icône
- 3.1 Rhème
- 3.2 Dicisigne

Les types accréatifs: ceux qui représentent une avancée, un acquis:

- 1.2 Sinsigne
- 1.3 Légisigne
- 2.3 Symbole

Formation des dix classes de signe

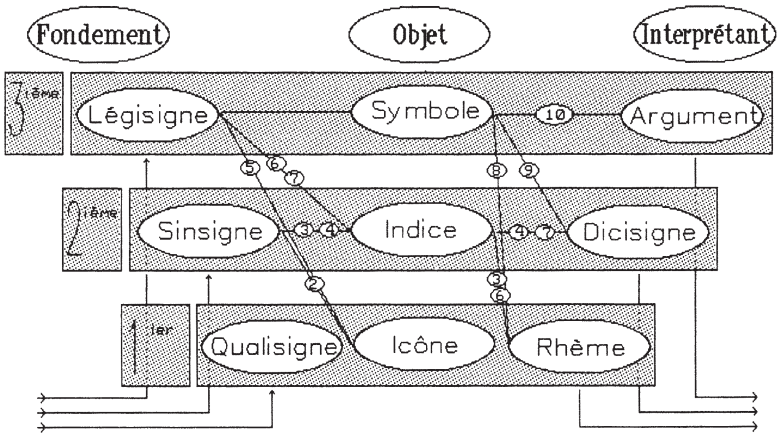
Un signe ou représentamen :

1. est par définition une "médiation" entre trois termes appartenant aux trois catégories phanéroscopiques;
2. est constitué d'un double réseau de relations d'implication, soit: l'interprétant implique l'objet qui implique le fondement comme la tercité implique la secondité qui implique la priméité.

Les neuf cases ne représentent pas des catégories de signe, mais bien de pures positions logiques. Le signe se construit donc par la combinaison de trois sous-signes appartenant à chacun des trois niveaux trichotomiques et ce, suivant les règles de hiérarchisation. Seules dix combinaisons sont possibles.

Je propose le tableau suivant qui illustre les axes de combinaison conduisant à la composition des dix signes. Le tableau se lit suivant des axes marqués par des lignes simples allant de l'entrée au bas à gauche jusqu'à la sortie en bas à droite. Des numéros encadrés indiquent la classe de chacun des signes. Les règles de hiérarchisation interdisent des lignes obliques qui

à partir d'un fondement premier ou second, ou bien à partir d'un objet premier ou second, remonteraient vers la droite.



(Jean Fisette, 1989)

Les dix classes de signe

1. Qualisigne iconique rhématique

Toute qualité dans la mesure où elle est prise comme signe.

Ex: *une tache rouge évoquant une sensation de rouge.*

2. Sinsigne iconique rhématique

Un signe individuel et contextuellement situé, analogique et immédiatement interprété.

Ex: *un panneau routier indiquant des travaux en cours.*

3. Sinsigne indiciaire rhématique

Un objet signe qui dirige immédiatement vers un objet avec lequel il est en contiguïté ou en relation causale.

Ex: *un cri spontané, des vestiges.*

4. Sinsigne indiciaire dicent

Un objet signe qui dirige vers un objet parce qu'il est réellement influencé par lui.

Ex: *la girouette*.

5. Légisigne iconique rhématique

Un signe-type qui représente analogiquement la structure de son objet.

Ex: *un modèle analogique, un diagramme statistique*.

6. Légisigne indiciaire rhématique

Un signe type relié à son objet par une relation de contiguïté.

Ex: *un nom propre, un pronom démonstratif*.

7. Légisigne indiciaire dicent

Un signe type fournissant une information sur un objet qui l'affecte réellement.

Ex: *un cri entendu dans la rue*

8. Légisigne symbolique rhématique

Un signe type renvoyant à une idée générale, un concept, une classe.

Ex: *un nom commun*.

9. Légisigne symbolique dicent

Un signe-type renvoyant à une idée-classe réellement appliquée à un objet déterminé.

Ex: *une affirmation portant sur un cas individuel*.

10. Légisigne symbolique argumental

Un signe-type qui renvoie à son objet par l'intermédiaire d'un ensemble de signes-types organisés.

Ex: *une théorie scientifique*.

Les définitions et certains exemples sont tirés de E. Carontini (1984:52).

Descriptions des dix signes

Les légisignes symboliques

VIII Légisigne symbolique rhématique: une unité codifiée (légisigne), dont l'objet est du niveau de l'abstraction (symbolique) et dont l'interprétant en reste au niveau de la possibilité (rhème): c'est-à-dire un signe comme pure valeur, *en attente* d'entrer en action: *le nom commun*

IX Légisigne symbolique dicent: le même signe que précédemment, mais qui entre en action, suivant la modalité d'une existence individuelle; soit *le nom commun placé dans une phrase: la proposition.*

X Légisigne symbolique argumental: c'est le comble de l'abstraction, un raisonnement, une théorie: le signe se saisit de lui-même comme signe.

Les légisignes indiciaires

VI Légisigne indiciaire rhématique: une unité pré-codifiée (légisigne), mais dont l'existence est saisie dans son individualité, sa présence immédiate (indice) et dont l'interprétant en reste au niveau de la possibilité. Une unité pré-codifiée, saisie dans son existence individuelle, et ne marquant qu'une potentialité: ce ne peut être que les *embrayeurs* dont parlait Jakobson, d'où les exemples de *nom propre* et de *démonstratif*.

VII Légisigne indiciaire dicent: soit le même signe que le précédent, mais dont l'interprétant est marqué dans son existence individuelle: nous trouverons ce même rapport de contiguïté, mais réalisé: un signe pré-codifié, dont l'*emplacement* est significatif — comme pour les embrayeurs — et dont la signification est immédiatement réalisée, donc accessible sans réflexion. J'entends, par ma fenêtre ouverte, le cri d'un enfant (je reconnais le timbre: légisigne), dans la rue (indice) qui exprime la joie (peu importe la raison de cette joie, elle est reconnue comme telle): l'interprétant est immédiatement réalisé: dicisigne.

Le légisigne iconique

V **Légisigne iconique rhématique**: une unité pré-codifiée (légisigne), mais dont la relation à l'objet en est une de *similarité* — et non plus de contiguïté — et qui reste une possibilité: un modèle analogique, une maquette, l'enregistrement (une représentation "analogique") d'une symphonie dans les sillons d'un disque en vinyle.

Les sinsignes indiciaires

III **Sinsigne indiciaire rhématique**: un objet singulier (sinsigne), renvoyant à une chose ou un événement aussi saisis dans leur singularité (indice), mais aboutissant strictement à une potentialité de signifier (rhème): *des vestiges*, ou bien un *cri spontané* entendu dans la forêt et dont j'ignore l'origine. Comme en IV, c'est l'effet d'une cause, la réaction à un stimulus, mais dont l'aboutissement n'est pas orienté vers une individualité, encore moins vers un sens général, mais vers une simple potentialité.

IV **Sinsigne indiciaire dicent**: c'est le comble du factuel; ce signe correspondrait à un signal, c'est-à-dire un objet qui est l'effet d'une cause, réaction à un stimulus, mais interprété comme signe, d'où la *girouette*. On demeure strictement dans le factuel, l'individuel.

Le sinsigne iconique

II **Sinsigne iconique rhématique**: un objet saisi dans son individualité (sinsigne), entretenant une relation de *similarité* avec la chose dénotée (icône), mais aboutissant à une simple potentialité de signifier: d'où *le panneau routier représentant des silhouettes de personnes et des outils signifiant: "Travaux en cours"*. Pour que cet exemple soit juste, il faut que le panneau soit vu, non pas sur le bord de la route, mais dans un entrepôt de la voirie: et encore faudrait-il que ce panneau soit nouveau pour celui qui le voit, c'est-à-dire qu'il ne correspond pas à une unité pré-codifiée. S'il est sur la rue et qu'il remplit sa fonction d'indication, on retourne dans le signe de classe VII et alors, la relation de similarité se voit superposer la relation de contiguïté (emplacement), le décodage du panneau passant par la convention: ce serait alors un légisigne.

Le qualisigne

I Qualisigne iconique rhématique: c'est ici le comble de la virtualité, de la simple possibilité d'exister. D'où l'exemple: *une tache* (qualisigne) *de rouge* (icône) *évoquant une sensation* (rhème).

Considérations générales

1. Comme la trichotomie, ce tableau est "théoriquement" progressif, c'est-à-dire qu'un signe donné *implique*, présuppose les signes antérieurs. Je dis "théoriquement" car, suivant le modèle de l'hypersigne proposé par Marty que je présenterai plus bas, tous les signes antérieurs ne sont pas nécessairement impliqués.
2. Le dédoublement du principe de la trichotomie — produisant neuf cases ou sous-signes — implique ce trait qui me paraît extrêmement important: lorsqu'un signe se hisse dans la hiérarchie, il n'en conserve pas moins toujours un élément de base nommé ici le fondement. Autrement dit, lorsqu'un signe donné amorce un processus de sémiotique, même s'il se hisse vers un degré plus élevé d'abstraction, il n'en retourne pas moins, toujours, à une forme de *ground*, de fondement, de priméité.
3. La notion de *réplique*

Un signe donné (exemple VIII: Légisigne symbolique rhématique: *le nom commun*) est le fait d'une définition abstraite. Lorsque ce signe de classe VIII est réalisé, il l'est par le biais d'une occurrence (de l'ordre de la secondéité), c'est-à-dire d'un autre signe de niveau inférieur, soit ici le signe de classe VI (Légisigne indiciaire rhématique: *le nom propre, le démonstratif*); autrement dit, le mot comme valeur abstraite, figurant au dictionnaire ou dans la langue est un *type* (classe VIII) alors que sa réalisation individuelle, soit l'occurrence singulière de ce mot dans un acte de parole, est donnée comme le *token* (qui appartient à la classe VI).

On dira donc que l'occurrence, le *token*, le signe de la classe VI est la *réplique* du *type*, du mot abstrait, du signe de classe VIII.

Et inversement, un signe saisi au niveau de la priméité ne peut se réaliser qu'au niveau de la secondéité; revenons à l'exemple du signe de classe I: *une tache rouge évoquant une sensation de rouge*: pour que naisse cette *sensation*, il doit exister (secondéité) un objet second qui soit cette tache rouge (référentielle). Il devient donc extrêmement difficile d'imaginer un signe de classe I. C'est pour contourner cette difficulté que Savan a suggéré, comme exemple du signe de classe I, les processus

primaires dans l'inconscient, ainsi que les différents effets de synesthésie. Mais dans les faits plus courants un élément de secondarité assure le fondement du signe (sinsigne).

Alors la question est de savoir si, par exemple, le signe de classe VI est le fait d'une avancée, d'une progression (avec Marty, on dira "matérialisation": passage de la priméité à la secondéité) d'un signe de classe inférieure (V) ou bien le fait d'une réplique (une sorte de régression logique).

4. La polarisation du tableau

Je voudrais ici profiter de la notion de *réplique*, pour faire remarquer que ce tableau se lit suivant deux orientations, ascendante et descendante. Soit vers le haut, l'abstraction et vers le bas, la réplique, la matérialisation.

La proposition du groupe Marty de l'analyse d'un *hypersigne* explicitera ce fait. Pour l'instant, je me contente de rappeler que la sémiotique d'inspiration hjemslévienne ne semble aller, en ce qui concerne notamment la connotation et le métalangage, que dans le sens d'un processus ascendant, d'abstraction.

L'utilisation du tableau des signes

1. Quelques précautions:

Eliseo Verón (1987:111) écrit, avec raison, que

- la pensée de Peirce est une *pensée analytique déguisée en taxinomie*;
- les positions dans le tableau renvoient moins à des *types de signes* qu'à des *modes de fonctionnement*.

2. Objectifs de l'analyse

C'est donc dire que pour l'analyse, une sémiotique d'inspiration peircéenne ne saurait se contenter de ramener des représentations (signes analysés) à des catégories, à des positions. Ce qu'il faut viser, c'est une référence à la problématique peircéenne, une pensée critique alimentée à la notion centrale de *sémiase*, qui puisse rendre compte précisément de la mouvance des signes, de leur processus de formation (construction / déconstruction); d'une analyse qui donne le texte analysé comme un lieu dynamique: nous n'avons plus un seul signe (SA/SÉ) mais bien dix.

3. Conditions de l'analyse

Si je me situe dans la perspective d'une sémiotique fondée sur les postulats saussuriens-hjelmsléviens, je dirai que:

- L'objet analysé ne peut plus être fermé sur lui-même (notion de clôture): l'objet de la sémiotique peircéenne n'est pas une structure, mais l'ensemble des processus de signification; et qui parle de processus ouvre nécessairement l'objet analysé sur son *environnement*: sémiologique, sémiotique, social, etc..
- Même si l'objet est, par nature, limité (un tableau, un texte), on doit logiquement le considérer comme fragment d'un discours qui le déborde largement, ce que Bakhtine avait bien vu. C'est là, la raison qui a conduit Louis Francoeur (1985) à proposer la notion de *série* pour rendre compte de l'appartenance d'un objet isolé, tel un texte particulier, à un lieu d'appartenance sémiotique.
- Définir l'objet analysé comme un *moment*, un point dans le temps où les traces du passé et les empreintes du futur sont déjà, toujours, présentes.
- Penser l'objet analysé comme participant à une pluralité de réseaux, l'imaginer au croisement de différents processus de la sémiotique; imaginer l'objet analysé comme un lieu d'arrivée et de relance de différentes inférences dans les multiples sentiers de l'imaginaire, d'où la notion d'*encyclopédie* chez Eco. Ici, je me réfère au pragmatisme de Peirce, renvoyant non pas à la relation entre les signes et leurs utilisateurs — ce qui supposerait que les utilisateurs se situent en dehors des signes — mais à l'*action du signe* (Carontini), à divers états, moments, interprétances qu'il a connus, connaît et connaîtra dans différents contextes, chez différentes personnes.

Bref, au lieu de demander: quel est le sens de ce signe? Quelle est ma perception de ce signe? — ces deux questions impliquent que je sois extérieur au signe ou que je le domine — en bonne logique peircéenne je demanderai: comment ce signe se prolonge-t-il en moi, en nous, et non “en eux”?

Le paradoxe peircéen

Comment concilier cette affirmation de base chez Peirce d'une *semiosis ad infinitum* avec ce tableau des sous-signes, ces neuf cases bien délimitées — et limitées — et cette liste logique, mais fermée de dix signes?

C'est bien là, si l'on veut prendre Peirce au sérieux, la démonstration que le tableau des signes n'est pas une grille à appliquer ou plaquer sur le texte — une grille limite toujours le texte — mais bien une table de référence: je reviens à l'heureuse expression de Verón (1987:111): *la pensée de Peirce est une pensée analytique déguisée en taxinomie*. J'ajouterais, malicieusement: la pensée saussurienne-hjelmslévienne est une pensée taxinomique déguisée en analyse; n'oublions pas la définition saussurienne de la langue comme *principe de classification*.

Le groupe Marty (1980:36-37) consacre quelques paragraphes à cette question qui me paraît à la fois difficile et importante; je m'inspire donc de ce texte pour élaborer cette brève présentation.

(...) l'expérience montre à l'évidence que l'établissement d'un sens, la détermination de l'objet du signe, se fait dans un temps fini, souvent extrêmement court, ce qui paraît introduire une contradiction.

Diverses solutions ont été proposées:

- Pierre Thibaud: *l'existence d'interprétants sans interprétants*.
- Elisabeth Walters: *le processus est interrompu, par habitude, lorsque l'explication est jugée suffisante*.
- Gérard Deledalle introduit *l'idée d'un arrêt du processus par "décision déductive"* établie par "consensus social" ou bien par convention.
- Le groupe Marty propose une solution en *introduisant la notion de processus convergent, ainsi définie: à partir d'un certain rang, la suite des interprétants (donc aussi celle des objets) devient stationnaire, c'est-à-dire qu'interprétants et objets se reproduisent ad infinitum identiques à eux-mêmes (...). L'idée de processus infini est ainsi préservée et l'habitude ou la décision déductive sont impliquées dans la reconnaissance par l'interprète du caractère répétitif de la sémiose à partir d'un certain moment*.

Pour mieux saisir cette proposition, je renverrais à la métaphore d'un écran cathodique qui, tout en créant l'illusion d'une image fixe, la reproduit par le bombardement de photons, à un rythme qui se situe dans les millièmes de secondes.

Je crois que ces propositions — sauf celle de Thibaud — ne sont pas contradictoires si l'on se place dans la perspective d'un flot temporel:

- les processus de sémiotique peuvent s'opérer dans un laps de temps extrêmement court, par exemple la compréhension d'un mot;
- par contre, des processus peuvent exiger la participation d'une multitude de facteurs, la survenue d'une configuration épistémologique nouvelle: ainsi, de Ptolémée à Galilée, il aura fallu attendre près de vingt siècles pour que la représentation de la place de la terre dans l'univers connaisse un changement, une transformation, une sémiotique: il fallait, l'idée de l'expérimentation, de l'observation, l'idée de la relativisation des valeurs, la survenue d'un ordre social où le chercheur puisse prendre ses distances par rapport à l'ordre du pouvoir, la distanciation entre la démarche scientifique et l'affirmation dogmatique d'un ordre social, etc.;
- le *jugement déductif* de Deledalle, le *jugement de l'explication suffisante et l'habitude* (Walters) peuvent rendre compte de ce phénomène de la sémiotique qui fait du *sur place* dans la mesure où le mouvement de la sémiotique n'a pas encore atteint, dans le temps, une configuration satisfaisante;
- quant à la proposition de Thibaud (*existence d'interprétants sans interprétants*), elle me paraît insoutenable, parce que non située dans le temps, non relativisée; j'irais jusqu'à proposer que l'interprétant final — dont on parlera plus tard — ne peut être final que sur une base provisoire;
- Carontini (1984:28) écrit, avec justesse, que l'établissement d'un interprétant final de quelque ordre qu'il soit, se fait toujours *pour des raisons et par des forces extra-sémiotiques*;
- le professeur de littérature que je suis le sait bien: un texte ne m'apporte plus rien de nouveau, il fait du *sur place* en moi; je me prête à d'autres activités, je poursuis ma réflexion (sémiotique) en d'autres lieux, je m'alimente à d'autres textes, je théorise autrement, et lorsque, quelques années plus tard, je reviens à ce même texte, il prend en moi — ou je prends en lui — une nouvelle signification (interprétation)... Tous nous avons connu cela. La période du *sur place* où le texte semblait *mort*, n'était que provisoire, en attente d'un contexte enrichi: un stade où l'interprétant n'en était qu'au niveau de la possibilité, du rhématique;
- L'attitude dogmatique est celle qui, au niveau de l'interprétant dynamique, énergétique, déclare un signe figé, éternel: une *Vérité*.

L'analyse sémiotique de l'hypersigne

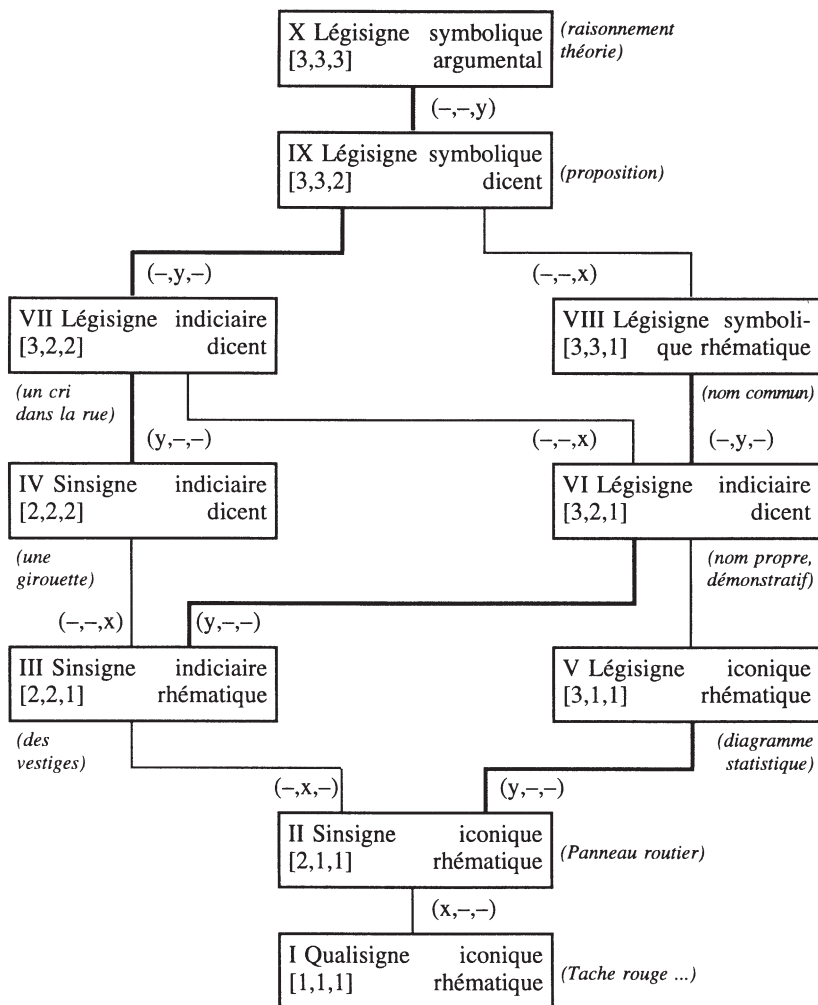
Le groupe Marty a fait une proposition à laquelle je m'arrête puisqu'elle me semble pouvoir aider à l'élaboration formelle d'une analyse sémiotique. Leur position de base peut se ramener aux postulats suivants:

1. Le signe, tel que défini par Peirce, est une unité minimale, strictement logique.
2. Un texte (ou, plus largement, tout objet d'analyse) n'est pas réductible à une seule classe de signe: on n'y gagnerait d'ailleurs rien. Un texte est un lieu logique où s'opèrent des transformations, des déplacements entre signes. Le texte, donné comme un conglomerat dynamique de signes, est construit sous l'espèce de l'*hypersigne*.
3. C'est donc dire que dans cette perspective, le processus de la *sémiosis* est pris au sérieux: le signe correspond à un moment dans le déroulement textuel analysé comme mouvement continu.
4. La *sémiosis* est ici saisie moins comme le processus, le travail s'opérant à l'intérieur du signe (dans le troisième chapitre portant sur la seconde sémiotique peircéenne, on reviendra sur cet aspect) que le processus de déplacement d'une case-signe à une autre.
5. La signification du texte tiendrait donc à ce mouvement de déplacement. Le déroulement du texte serait lisible dans ces mouvements, tel texte allant vers l'abstraction, tel autre vers la matérialisation, etc.

L'hypersigne est, en fait, un tableau mettant en relation les dix signes; plus précisément, ce tableau cherche à formaliser — et à schématiser — les conditions et les modes logiques de déplacement d'un signe à l'autre. C'est ainsi que les relations entre les différents signes sont établies sur la base des déplacements qui s'opèrent à chacun des niveaux trichotomiques de chacun des signes.

L'aspect le plus instructif de ce tableau tient à ce que l'ensemble des dix signes, qui était donné, au départ, comme une nomenclature, une série linéaire, passe à une construction logique.

Tableau de l'hypersigne



Ce tableau est redessiné à partir de celui qui est proposé sous le titre de "L'analyse des hypersignes" dans Marty (1980:40).

Légende

J'ai reproduit le schéma proposé par le groupe Marty en ajoutant les dénominations des signes ainsi que les exemples pour en faciliter la lecture.

Dans les cases: en chiffre romain, le N° du signe; puis sa dénomination et, entre crochets, le niveau trichotomique de chacune de ses trois composantes;

Entre les cases: on peut lire les opérateurs qui sont, en fait, les relations entre signes;

La parenthèse indique le changement ou la transformation qui s'opère dans le passage d'un signe à un autre; les marques $(-,x,y)$, séparées par des virgules, renvoient, par leurs positions dans la parenthèse, aux trois composantes du signe.

— Maintien, non-changement;

x Réalisation, matérialisation: passage de la priméité à la secondéité;

y Formalisation (nécessitation): passage de la secondéité à la tercéité;

—— opération de transformation (opérateur: x);

—— opération de formalisation (nécessitation) et réplique qui ne se produit que dans le cas d'une formalisation (opérateur: y).

La réplique dénomme la réalisation, l'occurrence (au niveau de la secondéité) d'une unité abstraite (du niveau de la tercéité): c'est la relation que les Américains dénomment par les termes *type / token*.

Par définition, la réplique est de l'ordre de la secondéité; elle se réalise au niveau du fondement (sinsigne), de l'objet (indice) ou de l'interprétant (dicsigne).

Tous les seconds ne sont pas des "répliques"; certains sont le fait de la seule matérialisation (passage de la priméité à la secondéité).

Considérations générales sur le tableau de l'hypersigne

Une lecture verticale du tableau permet de visualiser le processus de complexification du signe passant du statut le plus primaire (I) au plus complexe (X).

Le passage d'un signe à l'autre se marque par la commutation d'une seule des trois composantes du signe qu'elle soit de l'ordre de la *matérialisation* (opérateur x: passage de la priméité à la secondéité) ou de la *formalisation* (opérateur y: passage de la secondéité à la tercéité).

Exemple:

Signe VI:	[3,2,1]
Opérateur:	(-,x,-)
Signe V:	[3,1,1]

où "x" indique la matérialisation de l'objet (passage du 1^{er} au 2^{ième}).

L'opération de *formalisation* implique toujours une possibilité de *réplique*, c'est-à-dire, au niveau de la lecture, d'une sorte de régression logique du *type* au *token*. La ligne double indique cette bi-directionnalité de la lecture.

La hiérarchie logique dans la constitution des signes est respectée; ce qui explique qu'un signe, par exemple le (V) Légisigne iconique rhématique, dont les niveaux des composantes s'écrivent: (3,1,1) ne peut connaître de progression logique autrement que par la *matérialisation* de l'objet (3,1,1: Légisigne *iconique* rhématique), c'est-à-dire le passage de l'*icône* à l'*indice*; et effectivement, le seul passage possible, indiqué sur le tableau est celui qui conduit au signe VI: Légisigne *indiciaire* rhématique.

Par contre, le signe (VI) Légisigne indiciaire rhématique (3,2,1) peut se prêter à deux commutations: soit une *formalisation* au niveau de l'objet (passage de l'*indice* au *symbole*: 3,2,1 devient 3,3,1), soit une *matérialisation* au niveau de l'interprétant (passage du *rhème* au *dicisigne*: 3,2,1 devient 3,2,2). Les branches qui relient les signes entre eux affichent ces diverses possibilités de commutation.

Je poursuis avec ces quelques observations personnelles.

Les deux parcours

Si l'on regarde globalement le tableau, on remarquera que le circuit entre les deux points extrêmes, le signe I et le signe X, peut passer par deux parcours différents, celui de gauche (I, II, III, IV, VII, IX et X) puis celui de droite (I, II, V, VI, VIII, IX, X), soit, dans chacun des deux parcours, sept étapes dont seules trois diffèrent.

Or il semble que ces deux parcours répondent à des logiques différentes: celui de gauche affiche une transformation séquentielle, soit trois matérialisations suivies de trois formalisations:

x1, x2, x3, y1, y2, y3;

alors que celui de droite affiche une transformation alternée, soit une alternance de matérialisation et de formalisation:

x1, y1, x2, y2, x3, y3.

Revoyons ceci de façon moins abstraite. Le parcours de gauche (transformation séquentielle) retarde le recours à la codification, le légisigne n'apparaissant qu'à la 5^{ième} étape alors que le parcours de droite (transformation alternée) anticipe sur la codification, le légisigne apparaissant dès la 3^{ième} étape. On peut rattacher cet aspect à d'autres marques: dans le parcours de gauche, l'objet reste constamment indiciaire (un sous-signé authentique) alors que dans le parcours de droite, l'objet se développe suivant les trois classes d'objet.

De façon plus générale, on pourra proposer que le parcours séquentiel (gauche) reste plus près de la singularité de l'objet, qu'il est plus lent, plus *coûteux*⁷, mais aussi plus riches de significations, plus contextualisé alors qu'inversement le parcours alterné (droite) saute plus rapidement à l'abstraction, à la convention.

Exemple: *Les monnaies d'échange et le troc, le Blanc et l'Amérindien*

Dans les échanges économiques de tous les jours, on a recours à la monnaie sonnante ou celle de papier: un billet de banque (le dollar) répond à un signe de classe VI: il est codifié (légisigne), il existe de façon singulière comme en atteste son propre numéro d'émission (indice); et ce billet de banque reste au niveau de la pure possibilité: il peut acheter n'importe quel objet ou service, à la condition qu'il entre en addition avec d'autres

7. Au sens de Martinet (1960) suivant lequel la double articulation, c'est-à-dire une double codification permet une économie considérable dans le nombre des unités significantes.

semblables. D'autre part, tel billet de banque n'a d'existence qu'au titre de réplique du signe plus abstrait qu'est le dollar comme valeur monétaire et qui alors, tout comme le mot du dictionnaire, appartient au signe VIII (Légisigne symbolique rhématique). Et, à un niveau encore plus abstrait, le courtier qui négocie des valeurs en bourse, entrevoyant une possibilité de *take-over* ou bien le risque d'un *krash*, se situe au niveau encore plus abstrait du signe IX (Légisigne symbolique dicent): c'est que la valeur monétaire pour ce courtier, au lieu de rester une simple possibilité, est engagée dans des transactions, d'où l'interprétant second. Le niveau d'abstraction atteint est tel que le courtier n'a, individuellement, plus aucune façon immédiate de se protéger contre les menaces de chute de valeurs.

Examinons maintenant les conditions du troc: l'établissement de la Nouvelle-France s'est fait sur la base du commerce des fourrures. En l'absence de toute convention sur les valeurs, la pièce de monnaie ne pouvait exister ou se partager entre nos ancêtres et l'Amérindien. Dès les premiers contacts, on échangea de la verroterie contre des peaux. Du point de vue de l'Amérindien, tel ensemble de peaux constituait une valeur d'échange pour un miroir: les peaux qu'il allait échanger correspondaient au signe de classe III: des objets particuliers, singuliers (sinsignes), tels qu'ils étaient présents lors de l'échange et non n'importe quelle autre peau (indice) ouvraient la possibilité d'acquérir un objet des Blancs: miroir, couteau, collier, etc.

Par contre, du point de vue de mon ancêtre européen, le miroir était déjà codifié comme valeur d'échange: on le lui avait appris avant son départ et il en apportait une bonne réserve (légisigne); le miroir, en tant qu'objet fabriqué en industrie, agissait auprès de l'Amérindien comme une représentation de la culture européenne: l'objet était donc iconique; enfin l'Européen pouvait acheter n'importe quel bien de l'Amérindien, alors que l'inverse n'était évidemment pas vrai; le miroir représentait une possibilité d'acquisitions (rhème). Pour l'Européen, le miroir répondait donc au signe de classe V: Légisigne iconique rhématique.

Il n'est que de replacer ces positions sémiotiques sur le tableau de l'hypersigne pour constater que l'Européen s'engageait dans le parcours alterné (droite), sur la base de valeurs abstraites alors que l'Amérindien, de son côté, s'engageait sur le parcours de gauche, l'accès aux valeurs abstraites, codifiées par le Blanc, lui étant, par définition, interdites.

Après quelques décennies d'échanges, pour l'Amérindien, les peaux deviendront des monnaies d'échanges plus courantes, mais l'échange en restera toujours au niveau de l'équivalence, jamais il n'aura accès à la détermination de la valeur des peaux en regard des objets des Blancs: ses peaux, comme signes, accèdent au niveau IV: telle hauteur de peaux, telle

longueur de fusil; le manche du fusil a mystérieusement allongé, la quantité de peaux s'allonge en proportion. C'est, suivant l'exemple proposé par Peirce, la *girouette*: le (IV) sinsigne indiciaire dicent. Et beaucoup plus tard, plus près de nos jours, lorsque l'Amérindien tente de générer des revenus sur la base d'activités ludiques (jeux de hasards, prix, etc.), il accède au signe de classe VII (Légisigne indiciaire dicent), mais le symbole tel que codifié par les Blancs semble encore lui échapper: il ne peut que reproduire, à sa façon, la logique des Blancs.

Ce qui ne signifie pas que l'Amérindien n'ait pas accès au symbolique, au contraire, il en vit, il s'accroche désespérément à sa culture. Mais il ne contrôle pas la valeur de sa singularité: c'est le Blanc qui affiche sa présence dans les musées, qui utilise son image dans la statuaire, dans l'iconographie. Ainsi lorsque le spectacle de clôture des Jeux olympiques de Montréal en 1976 met en scène des danses amérindiennes en costumes de festivités, l'Amérindien énonce une proposition (signe de classe IX) sur son identité, sa culture, alors que pour le Blanc qui s'approprie le symbolique, cette proposition de l'Amérindien est retournée au niveau du signe VII (l'exemple ici proposé par Peirce est significatif: *un cri dans la rue*): c'est que le Blanc se situe dans une autre logique, plus abstraite: il ne revendique pas le droit à l'existence d'une spécificité culturelle, mais il affiche la politique dite multi-culturelle de son pays. En somme, le bénéficiaire, c'est l'organisateur, le Blanc qui, utilisant le signe de l'autre, le force à une régression logique. On n'est pas très loin de l'*Homme de Loyola* (Grandbois) qui échangeait un baptême contre des peaux, une âme contre un pécule.

Cet exemple me paraît illustrer de façon très nette que le signe dans l'échange ne peut se réduire à une simple relation d'équivalence; au contraire c'est la sémiose, l'accès à la plus-valeur (ici culturelle, puis économique, au sens propre du terme), la lutte pour le pouvoir des signes qui sont démontrés.

L'analyse de ce représentamen, un peu longue il est vrai, avait comme simple fonction d'illustrer la différence de logique entre les deux parcours séquentiel et alterné. Je résume en proposant que pour l'Amérindien, la peau de castor restait liée à son sol, qu'elle contenait en elle-même son pays alors que pour le Blanc, elle représentait une valeur abstraite, une valeur d'échange en vue de son retour en métropole. Suivant les termes employés par Umberto Eco, on pourrait suggérer que le parcours séquentiel reste constamment ouvert sur les avenues de l'imaginaire, la pluralité des attaches culturelles, soit le renvoi à l'encyclopédie alors que le parcours alterné, précipitant le recours à la codification, à la convention abstraite appartiendrait plutôt à la dépendance d'une unité-signe à une simple table de référence, cote de bourse ou dictionnaire.

Pourtant le Blanc ne reste pas prisonnier de la logique de la démarche alternée: l'artiste, par exemple, bifurque constamment vers le plan de gauche, relativisant les valeurs les plus codifiées, pluralisant les voies de l'imaginaire. Les travaux portant sur la définition de l'art, notamment en ce qui concerne la modernité et la question de la non-figuration pourraient trouver là d'intéressantes pistes de réflexion (voir à ce propos Fisette 1990).

Le "joker"

On remarquera la position privilégiée qu'occupe le signe de classe VI, le légisigne indiciaire rhématique. Il s'agit en fait d'un signe de traverse, c'est-à-dire celui qui, par excellence, permet les changements de trajectoire, les passages d'un parcours à l'autre. On ne se surprendra pas de ce fait puisque ce signe représente la composition la plus régressive par rapport au mouvement général d'abstraction des signes: sa composition est le 3,2,1 (soit, successivement des sous-signes accréitif, authentique et dégénéré); c'est *le démonstratif, le nom propre, l'embrasseur*, bref le simple renvoi à un objet proche. Ce signe est celui qui articule les changements de logiques, rend possibles les reculs, les retours, la pluralisation des valeurs abstraites, mais aussi, l'accès à la codification à partir du parcours séquentiel. Je suggère de l'appeler le *joker*.

Lisons brièvement son mode de fonctionnement.

1. Nous nous trouvons devant le *mot* "otage", soit une occurrence particulière dans un contexte donné; c'est le signe du joker: (VI) légisigne indiciaire rhématique.
2. Lisant ce mot, je le renvoie à sa définition dans le dictionnaire, je le saisis comme simple "lexème", c'est-à-dire comme réplique de la valeur abstraite, codifiée dans le dictionnaire, soit le signe (VIII) légisigne symbolique rhématique [3,3,1]. Pour donner un sens à ce mot, j'ai fait une *déduction* à partir de ma connaissance de la langue comme *principe de classification* (Saussure). C'est là une opération strictement *sémantique*. Dans ces conditions de décodage, la règle saussurienne de différence joue à fond: je remplace ce mot sur divers paradigmes: otage / orage / hommage / etc.; otage / victime / bandit / enlèvement / etc.
3. Si je ne connais pas le sens de ce mot, je puis adopter la procédure du lexicologue; je fais le relevé des différents contextes où apparaît le *mot* "otage", c'est-à-dire que je cherche les (III) sinsignes indiciaires rhématiques [2,2,1], pour revenir à l'occurrence précise qui m'intéresse, j'en établis le sens et je remonte au niveau logique du signe (VIII) pour *ajouter* ce mot à mon dictionnaire (mon savoir personnel de la langue).

Cette opération en est une d'*induction*; elle vise strictement le signe linguistique. Elle est exclusivement *lexicologique*.

4. Une autre opération est possible. Partant de cette occurrence précise (VI) Légisigne indiciaire dicent; [3,2,1], je puis, au lieu de remonter directement à la valeur abstraite (au symbole: signe VIII), conserver l'objet dans son individualité, sa singularité (indice) et le reporter, tel quel, dans une pluralité de contextes possibles: le déplacement s'effectue non plus au niveau de l'objet — abstraction par la symbolisation: une *formalisation* — mais au niveau de l'interprétant car l'opération ici en est une de *matérialisation*: passage du rhème au dicisigne; autrement dit, je quitte la logique strictement linguistique pour saisir des réalisations — et non des *occurrences* — du signe pris comme représentation de diverses formes d'agir. Qu'est-ce que je sais des histoires de prises d'otages, revenir à mes souvenirs d'événements réels (affaires Aldo Moro, Pierre Laporte, etc.) ou à mes dernières lectures de romans d'aventure. Dès lors, le fondement de mon imaginaire n'est plus, comme le suggère Eco, le *dictionnaire* de la langue, mais bien une *encyclopédie*, un ensemble non hiérarchisé de *scénarios*, de *scripts*. Je suis passé du signe VI au signe VII, j'ai changé de parcours, de logique.

À partir de ces données de mon *encyclopédie* — qui est à la fois collective et personnelle, comme langue et idiolecte — je remonte à la proposition (IX) qui devient une sorte de règle générale sur ce qu'est un otage et non sur ce que signifie le mot "otage". L'opération en a été une d'abduction. Le matériau de base du processus, et sa réplique, ce n'est plus un mot (le *symbole* en position d'objet) mais ce sont des *instructions pragmatiques* (Eco 1984:75): l'interprétant en position pragmatique, d'où le *dicisigne*.

L'interprétance a pris le pas, l'avance sur la définition conventionnalisée de l'objet. Au lieu d'abstraire, j'ai contextualisé et j'ai opéré un saut au niveau de la proposition: c'est l'*abduction*; l'opération n'est ni lexicologique, ni sémantique, mais bien *sémiotique* (au sens peircéen du terme).

(Le choix que j'ai fait du représentamen "otage" ne relève pas tout à fait du hasard puisque le terme *abduction*, dont la notion est centrale ici, prend, dans la langue de Shakespeare, une signification qui se rapproche du *détournement*, comme si l'abduction prenait les signes linguistiques en *otage* pour les conduire dans un ailleurs.)

Quelle a été ma lecture du mot "otage"? J'ai refusé de réduire le mot à sa simple relation codifiée (légisigne) dans la langue à un objet (symbole); j'ai tenté d'évoquer la multiplicité des valeurs, représentées par les sous-signes

tels les occurrences d'événements particuliers politiques (sinsignes) ou imaginaires (qualisignes), les traces (indices) qu'ont laissées en moi ces représentations (icônes), puis les cheminements de ces signes dans mon imaginaire jusqu'à aujourd'hui où je reviens sur le *représentamen* "otage" (interprétants).

Je reformule la question en termes plus courants: ma compréhension d'un *représentamen* relève-t-elle de mon savoir, de ma connaissance du dictionnaire ou bien de ma connaissance, de mon savoir de scripts, de scénarios factuels, emmagasinés dans ma mémoire? La proposition d'Umberto Eco est ici très claire: ce n'est pas le dictionnaire, mais l'encyclopédie qui agit comme *hypothèse régulatrice* dans les opérations de la sémosis: (...) *après avoir démontré que le dictionnaire n'est pas une condition stable des univers sémantiques, rien n'empêche de (et beaucoup de facteurs encouragent à) l'admettre comme un artifice utile tout en étant conscient de sa nature d'artifice.* (Eco: 1984:131) Je pense que c'est là que réside la différence fondamentale entre une sémiologie (théorie linguistique de signes) et une sémiotique (théorie logique des signes).

Pour poursuivre sur ce sujet, il nous faudra d'autres notions: celles d'objet immédiat, d'objet dynamique, puis celles d'interprétants immédiat, dynamique et final. Et aussi les trois types d'inférences: déduction, induction, abduction. Ce sera là l'objet du troisième chapitre.

LA SECONDE
SÉMIOTIQUE

Après 1906, Peirce procède à des révisions et à de nouvelles classifications du signe qui conduisent à la fondation d'une seconde sémiotique.

Si l'on compare le principe de formation des classes à celui qui présidait à la première sémiotique, on remarque un changement dans le mode d'approche: dans la première sémiotique, c'est le principe des trichotomies qui est premier et qui permet de produire neuf sous-signes; puis des règles de combinaison (la définition du signe comme trichotomie et les principes de hiérarchisation) conduisent aux définitions des dix signes.

Ici, le mode d'approche est inversé: on part de la définition préalable du signe, plus précisément des règles d'interaction de ses constituants — ce que je nommerai plus bas *la sémiosis à l'intérieur du signe* — pour, ensuite, distinguer divers types de polarisation conduisant à la définition de dix classes: on remarquera que dans cette nouvelle classification la définition du signe comporte toujours la mention *par rapport à*, c'est-à-dire que le signe est saisi comme une position — ou une fonction logique — relative au processus de la sémiosis. Enfin, chacune des dix classes est analysée, à son tour, suivant le principe de la trichotomie, ce qui conduit à la construction des sous-classes (qui, en fait, sont des sous-catégorisations des constituants de la sémiosis).

Pour saisir de façon plus synthétique la différence entre ces deux sémiotiques, on pourrait proposer que, dans le premier cas, la sémiosis reste, en quelque sorte, extérieure à l'analyse et à la définition des classes, ou plus proprement, postérieure, tandis que dans le second cas, la sémiosis constitue un principe (au sens étymologique de *principio*: origine) sur lequel se construisent les définitions des classes. Cette seconde sémiotique paraît beaucoup plus rigoureuse et plus synthétique que la première.

Cette seconde sémiotique est tardive: Peirce l'a élaborée à la fin de sa vie sans l'achever. Les dénominations des sous-classes sont, dans les derniers fragments des écrits de Peirce, indiquées plus qu'affirmées. En somme, le tableau de cette seconde sémiotique repose sur les écrits de Peirce certes, mais aussi sur le travail des commentateurs qui ont tenté d'en achever la construction logique.

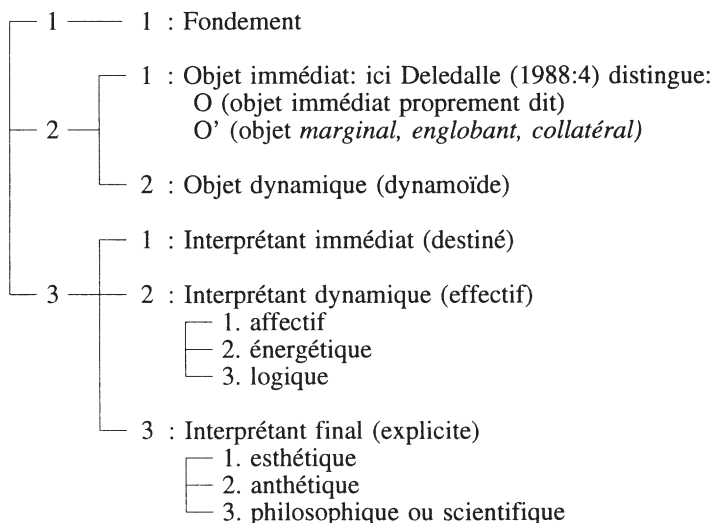
Les nouvelles distinctions

Peirce établit d'abord des distinctions entre deux classes d'objet. Puis, il distingue entre trois catégories d'interprétant. Ces nouvelles distinctions tiennent à une plus grande rigueur dans l'application du principe de subdivision des trichotomies. Le principe est simple:

- le premier ne se divise pas;
- le deuxième se subdivise en deux branches;
- le troisième se subdivise en trois branches;

ce qui permet de construire le modèle logique suivant.

Le modèle logique



Une remarque technique s'impose ici: on trouve chez Peirce une double dénomination; l'usage ayant retenu la première série, j'indique entre parenthèses les termes de la seconde série que je préfère puisqu'ils me paraissent beaucoup plus descriptifs en regard du mouvement de la sémiotique.

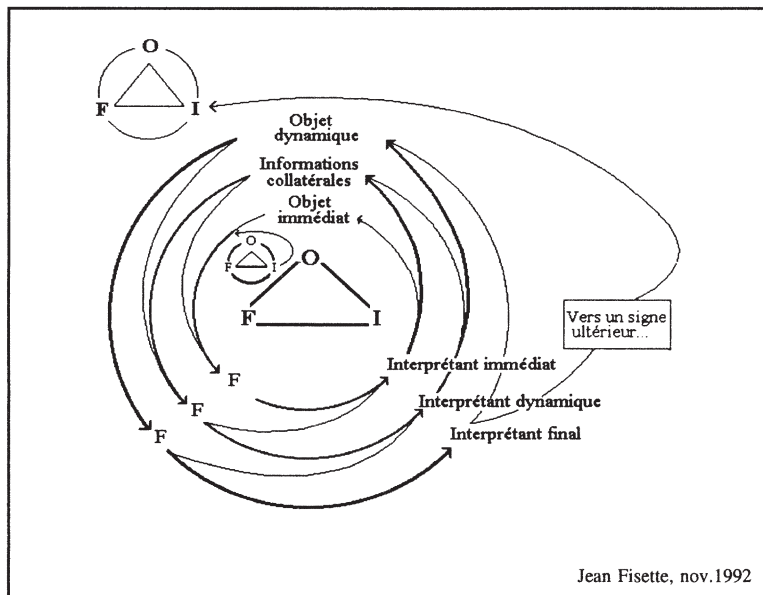
Il y a une discussion chez les peircéens à savoir si la série des interprétants (affectif / énergétique / logique) définit une sous-catégorie de l'interprétant dynamique ou bien si elle constitue tout simplement une troisième nomenclature de la série (immédiat, dynamique / final). J'adopte ici la position la plus couramment soutenue.

Par contre, la question est un peu académique dans la mesure où l'interprétant dynamique définit le travail de la sémiotique au niveau de l'"interprète" (c'est le lieu par excellence du "pragmatique") alors que d'un autre côté, la série (affectif / énergétique / logique) renvoie, suivant Deledalle (1979:22) à *l'interprétant vu du côté de l'interprète*. Il n'en reste pas moins que la question se pose dans la mesure où, suivant une logique formelle stricte, l'interprétant dynamique, parce qu'il est second, ne devrait se subdiviser qu'en deux classes.

Ces nouvelles catégories fournissent des instruments plus "minutieux" permettant de saisir la dynamique de la sémiotique qui s'opère à l'intérieur du signe et non plus entre signes comme nous invitaient à le faire la première sémiotique ainsi que le tableau de l'hypersigne qui en est issu.

La sémiotique à l'intérieur du signe

Avant d'entrer dans la description de chacune de ces catégories, je décrirai ce processus de sémiotique à l'intérieur du signe en m'aidant de ce schéma.



La sémiotique: un mouvement de spirale

Légende :

Lignes épaisses: le processus schématique marquant les étapes logiques de l'avancée de la sémiotique.

Lignes fines: le processus effectif suivant lequel l'avancée de la sémiotique effectue un mouvement de circulation incessamment repris jusqu'à ce qu'un interprétant final aboutisse à une *pause*, préparant un transfert dans un autre signe.

Le processus de la sémiotique à l'intérieur du signe lui-même peut être suivi à la trace suivant les étapes logiques suivantes:

1. Le fondement entretient certains rapports avec son objet immédiat: ce sont là les données initiales du *ground*.
2. Le fondement, dans cet état premier, détermine son interprétant immédiat.
3. L'interprétant immédiat collectant des informations collatérales, génère un second objet O'.
4. L'interprétant dynamique travaille à venir établir la coïncidence entre l'objet immédiat et ce second objet O'; un nouvel objet est généré de cette confrontation, c'est l'objet dynamique.

Dès lors, le signe ou représentamen paraît, suivant l'heureuse expression de Peirce (*C.P.*: 2.230), comme une *emanation de l'objet*. Ce déphasage entre le signe et son objet premier, immédiat, cette non-coïncidence partielle, l'instabilité même de la relation, c'est ce que Peirce nomme l'*objet dynamique*.

5. Par un effet de retour, l'objet dynamique vient alimenter l'interprétant, où s'inscrit une pause, toute provisoire, qui représente un point d'aboutissement du travail de la sémiotique, à l'intérieur du signe même. C'est l'interprétant final.

Remarque: dans cette séquence des divers moments de la sémiotique que je propose ici, je me suis permis de rétablir, peut-être artificiellement mais dans un simple souci de clarté, une séquence qui place le *ground* en position de départ. Peirce, dans une lettre à Lady Welby datée du 23 décembre 1908, décrivait ainsi le mouvement de la sémiotique: *l'objet dynamoïde détermine l'objet immédiat qui détermine le signe lui-même qui détermine l'interprétant destiné effectif, qui détermine l'interprétant explicite* (*É.S.*: 54).

Exemple:

1. Nous voyons une toile représentant un bateau;

Fondement: présence d'une toile;

Objet immédiat: unicité, singularité, existence de cette toile;

Interprétant immédiat: nous reconnaissons une peinture représentant un bateau.

Si l'interprétation en reste au niveau immédiat, c'est-à-dire en l'absence de toute médiation, le signe demeure fixé à ce niveau de platitude, d'absence de créativité ou d'imagination. C'est un bateau, point final. La sémiose s'arrête. Certaines pertes chez des aphasiques (voir Fisette 1980) ou chez des comateux en phase de réveil correspondent tout à fait à cette situation d'arrêt de la sémiosis.

2. **Informations collatérales:** le bateau est vu dans un paysage marin; la vague est très forte, il y a des nuages noirs.
3. **L'interprétant dynamique** vient établir des relations entre le bateau, le ciel, les vagues, bref c'est tout le paysage marin qui est globalement pris en considération: une tempête se prépare. L'interprétant dynamique génère comme objet dynamique cette représentation du signe: *le bateau est en danger*.

Le processus de la sémiosis, c'est-à-dire la circulation passant par l'interprétant dynamique, l'objet dynamique et le fondement peut continuer de tourner quasiment indéfiniment. Ainsi, si j'ai des lettres, je renverrai ce bateau à celui d'Ulysse ou bien à celui du capitaine voué à la recherche de Moby Dick, ou à celui de Christophe Colomb ou au radeau de la Méduse, et ainsi sans fin... C'est le jeu de l'extrapolation correspondant aux inférences sur les sentiers de l'imaginaire, comme on l'a suggéré plus haut, en faisant appel à la notion d'encyclopédie.

Remarque:

Deledalle (1979:120) apporte ici la nuance suivante: si l'interprétant dynamique restreint son champ d'investigation uniquement au représentant: nous sommes dans une logique de l'abduction. Si par contre, l'interprétant dynamique va puiser dans les connaissances antérieures, ou les savoirs parallèles (les sentiers imaginaires de la culture), soit ce qu'il nomme les "informations collatérales", alors nous sommes dans une logique d'induction.

Il s'agit là d'une importante restriction à la notion d'abduction. On reviendra plus bas sur la définition de l'abduction.

4. **L'interprétant final** marque l'arrêt de ce processus de la sémiotique et la fixation sur une destination. Cette phase correspond tout à fait à l'expression: *arrêter sa pensée*. L'interprétant final est, à son tour, analysé suivant la logique des trichotomies:

i.f.1: esthétique: ce tableau me plaît;

i.f.2: anthétique: ce tableau avertit des dangers de la navigation en haute mer;

i.f.3: philosophique, etc.: ce tableau est une oeuvre symbolique représentant, sur la base de l'illustration du paysage marin, les dangers qu'il y a, à "naviguer" dans un pays marqué par l'instabilité sociale, politique, etc.

L'interprétant final vient clore le cycle de la sémiotique. Si le résultat auquel a conduit la sémiotique et figurant comme interprétant final est insatisfaisant ou contradictoire, alors l'interprétant dynamique reprend son parcours. Marty suggère l'exemple de Champollion ayant travaillé plus de vingt ans sur les hiéroglyphes rapportés d'Égypte jusqu'à ce qu'un résultat satisfaisant apparaisse.

L'interprétant final peut être établi suivant trois articulations logiques que l'on nomme *inférences*:

1. S'il s'agit d'une habitude générale acquise par expérience plus collective qu'individuelle: abduction

Exemples: préjugés raciaux, religieux, ethniques.

Il s'agit dès lors d'extrapolations, d'affirmations sans contre-vérification. Cette interprétation de Deledalle, extrêmement restrictive, est difficile à concilier avec les passages de Peirce rapprochant l'abduction de l'hypothèse.

2. S'il s'agit d'un savoir spécialisé, d'un habitus: induction

Exemples: un botaniste classe spontanément une plante; un archéologue classe une poterie, un historien de l'art attribue un tableau à tel peintre ou à telle époque, et ce sans analyse.

Ces premières évaluations, fondées sur une habitude, commanderont, par la suite, une vérification.

3. Si l'évaluation dépend exclusivement d'un savoir extérieur, hors contexte; on fait alors appel à des systèmes formels ou formellement systématisés: déduction

Exemple: un sociologue qui, devant une importante manifestation de violence dans les quartiers défavorisés d'une grande ville se reporte au concept de lutte des classes.

Les deux catégories de l'objet

L'objet immédiat :

C'est l'objet tel que donné par le *ground*, par le signe antérieur au processus de sémiase proprement dit.

Deledalle (1988:4) propose la catégorisation suivante:

Objet immédiat proprement dit: *objet focal*;

Objet O': objet *marginal, englobant*, renvoyant à des informations collatérales.

L'objet dynamique (dynamoïde):

C'est une nouvelle configuration de l'objet: celle qui est produite par le processus de la sémiosis.

L'objet dynamique existe sous l'influence de l'interprétant, en fait par l'adjonction d'informations secondes que Deledalle nomme *collatérales*.

L'objet tel que placé dans un nouveau contexte, une prédication, par exemple: en ce sens, un énoncé, une affirmation est un processus d'enrichissement, de dédoublement de l'objet.

(...) *l'objet réel que, par la nature des choses, le signe ne peut pas exprimer, qu'il ne peut qu'indiquer* (on est ici au niveau de la secondéité) *en laissant à l'interprète le soin de le découvrir par expérience collatérale.* (Deledalle 1988:4)

Les trois catégories de l'interprétant

L'interprétant, c'est moins un arrêt de la sémiotique qu'un terme provisoire, un aboutissement — et non un terminus — du mouvement de la sémiotique. C'est une articulation logique entre les mouvements sémiotiques successifs tant à l'intérieur du signe qu'entre les signes.

L'interprétant peut se concevoir suivant trois catégories:

L'interprétant immédiat (destiné):

(...) *l'interprétant immédiatement représenté dans le signe* (Carontini 1984:31)

C'est l'interprétant tel que donné au début du processus de sémiotique, soit l'état initial qui permet l'embranchement du fondement dans le processus de la sémiotique. L'interprétant immédiat donne accès à la fonction de signification — la sémiotique — qui, au départ, n'existe qu'à l'état de possibilité, de potentialité. Nous sommes vraiment à ce point dans *l'espèce de temps futur de l'interprétant logique (qu'est celui) du mode conditionnel* (C.P.: 5.482; É.S.: 132).

Exemple:

Sheriff (1981:67) propose qu'un texte littéraire, en dehors de toute activité de lecture (interprétant second) et d'interprétation (interprétant troisième), est comme en attente, il n'est que potentialité (interprétant premier); le texte littéraire, saisi à ce premier niveau, correspond au rhème.

A literary work, then, is a sign of possibility experienced, according to Peirce as rhematic symbol. Even though it may contain many propositions and arguments, as for example, a work of fiction frequently does, these must be seen in context as part of a sign of possibility. The fact that a class eight sign, a rhematic symbol, may be a word or an entire text is important to emphasize because of what that implies about the nature of literary art. Peirce definition of a rheme are meant to be applicable to all classes involving rhemes.

On pourrait proposer que tout objet d'art se caractérise par cette capacité d'existence au niveau de l'interprétant destiné — de la potentialité d'interprétation — alors qu'un texte qui, dans sa facture, est orienté vers une communication pragmatique précise est limité dans ses possibilités, qu'il se cantonne dans l'interprétant effectif, d'où il ne se dégagerait que difficilement en dehors d'un effet de retour du signe sur lui-même.

L'interprétant dynamique (effectif):

Cette catégorie dénomme le travail, le processus de la sémiotique agissant dans le signe; l'interprétant dynamique conduit à:

1. l'objet immédiat où la sémiotique se limite et, pour ainsi dire s'arrête;
2. l'objet dynamique: et alors, ce travail de l'interprétant second est orienté vers l'objet immédiat et l'objet O' (informations collatérales) pour le déphaser, le pluraliser, le dédoubler: comme l'écrit Deledalle, pour *l'indiquer* plus que pour *l'exprimer*; c'est là, précisément que s'effectue le travail de la sémiotique.

Il y a trois catégories d'interprétant dynamique établissant la modalité du travail de la sémiotique; ces catégories correspondent évidemment à la logique des trichotomies:

L'interprétant dynamique affectif

(...) un sentiment que nous finissons par interpréter comme étant la preuve que nous comprenons l'effet propre du signe, bien que son fondement de vérité en soit fréquemment très peu solide (C.P.: 5.475; É.S.: 130).

Exemple: le plaisir partagé à l'audition d'un morceau de musique.

L'interprétant dynamique énergétique

La compréhension se fait par le biais d'un acte individuel, isolé se marquant:

- par un effort musculaire: par exemple le commandement militaire de mettre l'arme au pied;
- par un effort dans le monde intérieur: ainsi, l'effort mental déployé pour comprendre une sémiotique particulière.

L'interprétant dynamique logique

Le signe est, dans ces conditions, strictement mental, tout en demeurant de l'ordre de la secondarité: le terme *logique* ici doit être pensé comme renvoyant à une existence individuelle, singulière et non pas dans son statut abstrait et général qui caractérise l'interprétant troisième. Il conduit:

- soit à un autre signe mental (3^{ième});
- soit à un changement d'habitudes, à la modification des tendances à l'action d'une personne (2^{ième});
- soit à de nouvelles associations, à des trans-associations, ou à des dés-associations (1^{er}).

Ces exemples illustrent le fait que l'on soit, à ce niveau, près du domaine du psychologique et du *pragmatique*.

L'interprétant final (explicite) :

C'est la nouvelle signification qu'a prise le signe au terme du processus de sémiose. L'interprétant final marque, dénomme le terme, la fin de la sémiose intra-signé. L'interprétant final constituera le *ground* du signe subséquent.

L'arrêt du processus de sémiose (intra-signé) obéit toujours à des raisons d'ordre pragmatique ou social. Ces raisons peuvent être de trois ordres :

- 1- esthétiques**
- 2- anthétiques (morales)**
- 3- philosophiques, idéologiques ou scientifiques**

Dans tous les cas, on pourrait parler d'un sentiment de satisfaction ou de plénitude, par exemple après l'audition d'une Chaconne de Bach (esthétique), de la satisfaction du devoir bien accompli après la soutenance réussie d'une thèse ou la publication d'un bouquin (anthétique) ou bien le plaisir tout intellectuel lié à la compréhension, la solution ou bien la saisie exhaustive d'un problème qui paraissait insoluble comme chez Archimède qui, suivant la légende, court de son bain au palais pour annoncer sa découverte.

L'interprétant final marque une résolution, un stade de satisfaction, une sorte de plateau, une pause, un repos de l'esprit.

Cette pause peut ne durer qu'un instant, comme le suggérait Bakhtine, c'est-à-dire jusqu'à la prochaine répartie dans le dialogue social; elle reste provisoire dans la mesure où, suivant les exemples donnés ci-haut, je voudrai réécouter cette Chaconne en ré de Bach, retrouver ce sentiment de plénitude esthétique; ou bien je me lancerai dans le projet d'une autre

publication; ou bien le fait que les recherches et les découvertes de la physique ne se sont pas arrêtées avec Archimède.

Cette pause peut aussi être beaucoup plus longue, par exemple, durer vingt siècles, soit jusqu'à ce qu'un enrichissement des informations collatérales remette de nouveau en mouvement le processus de la sémiotique, fasse repartir la roue: ainsi la conception du monde de Ptolémée en attente d'un Galilée, c'est-à-dire moins la personne elle-même (ce qui nous renverrait à la secondarité) que la civilisation de la fin de la Renaissance italienne qui permit la pensée de Galilée.

Cette pause peut aussi être forcée, maintenue artificiellement stationnaire: il s'agit alors d'un arrêt dogmatique imposé par les pouvoirs politiques et qui risque de figer les signes dans les abstractions du métalangage pour un temps indéfini. C'est la Vérité qui se profile ici.

Considérations générales

Nous avons ici touché aux notions qui sont au cœur de la pensée peircéenne: je les résume brièvement:

1. Le mouvement, la fluidité du signe; c'est précisément parce que la sémiotique peircéenne se donne comme tâche de saisir cette dynamique qu'elle est analytique, et non pas taxinomique.
2. Le déphasage, l'instabilité des valeurs: je renvoie ici à cette impossibilité pour le signe d'exprimer de façon exhaustive l'objet: le signe ne peut que l'*indiquer* de façon périphérique.
3. L'axe temporel dans lequel s'inscrit le signe et son arrêt potentiel.
4. La *conscience* est donnée non pas comme un lieu, un décor où se réaliserait le processus de la sémiotique, mais bien: la sémiotique est la conscience.
5. La sémiotique et le sémiologique:

Le sémiologique renvoie à la notion d'équivalence, de substitution, de remplacement, de valeurs figées, fixées par le système, le code.

Le sémiotique définit des conditions de déplacement, d'instabilité des valeurs. Le signe, au lieu d'être un équivalent ou un substitut, représente

un acquis, un plus; il paraît comme *émanation de l'objet* ; il est constamment poussé à l'avant, vers ce que Verón (1987:119) appelle des *potentialités d'expériences dans le futur* .

6. La connotation:

Dans une logique saussurienne-hjelmsléviennne, la connotation paraît comme un débordement, une échappée du système dont on rend compte en imbriquant hiérarchiquement deux fonctions sémiotiques (par exemple, Barthes 1957:200).

Dans la logique peircéenne, la “connotation”, la pluralité des effets de sens, le débordement constituent l'état normal. C'est la dénotation, l'absence de mouvement, la fixation au niveau de l'interprétant immédiat qui constitue une carence, une sortie hors du signe proprement dit.

7. Le métalangage:

Dans la logique saussurienne-hjelmsléviennne, le métalangage implique une sortie du signe, son objectivation, une distanciation pour le saisir de l'extérieur comme quelque chose d'étranger.

Dans la logique peircéenne, l'interprétant, donné comme médiation, fait partie intégrante de la définition même du signe; l'accès à ce niveau d'abstraction loin de clore le signe, de l'enfermer dans une parenthèse ou une case bien close lui confère son existence sémiotique.

On comprendra ici la raison pour laquelle le terme “interprète” ne peut se substituer à la notion d'interprétant: s'engager sur la voie pragmatique — au sens moderne du terme — et postuler un “interprète” des signes, c'est précisément adopter une position épistémologique d'extériorité par rapport aux signes, au mouvement de la sémiose.

La nouvelle définition des dix classes de signe

Le tableau préalablement construit en regard des nouvelles distinctions (p.48) comportait deux subdivisions; pour procéder plus avant, Peirce ajoute une troisième subdivision suivant le même principe (le premier ne se subdivise pas, le second se subdivise en deux branches et le troisième en trois branches), ce qui produit une liste de dix catégories qui servent de base à la définition des dix classes de signe.

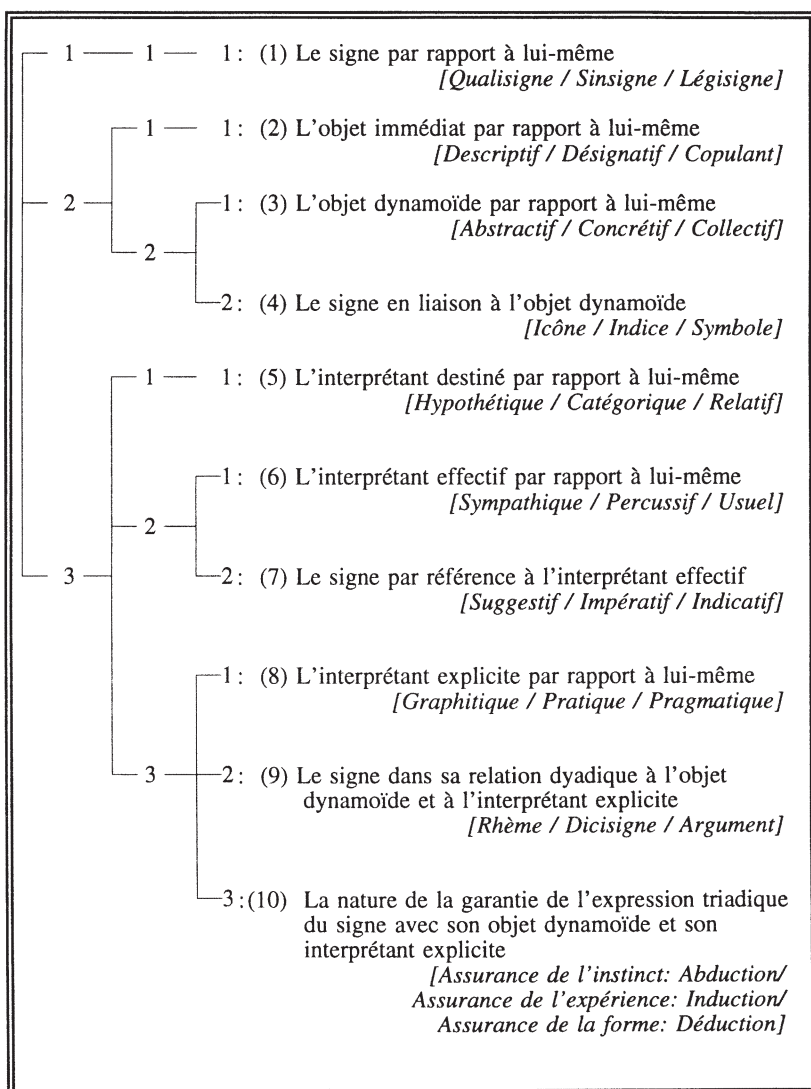
Comme on l'a proposé plus haut, ces nouvelles définitions du signe renvoient, non plus au principe de la division en trichotomies, mais bien aux divers moments qui rythment le mouvement de la sémiotique. C'est donc dire que la distinction préalablement présentée entre les deux aspects de la sémiotique à l'intérieur du signe et la sémiotique entre les signes eux-mêmes — comme l'illustrait le tableau de l'hypersigne — devient caduque. Autrement dit, nous délaissions la logique fonctionnelle où des entités, posées au départ comme préexistantes, sont analysées en regard de leurs interactions dynamiques (toute l'analyse structurale repose sur ce principe); nous entrons dans une nouvelle analyse, extrêmement intégrée où c'est la logique même des relations qui est première et, d'une certaine façon, unique. On reviendra plus loin sur cette question épistémologique suivant laquelle le signe, s'il est saisi de l'extérieur, peut être envisagé comme *matière* — le signe donné comme substance — alors que le signe, s'il est saisi de l'intérieur, paraît comme *conscience* — le signe comme *énergie*. Ces deux points de vue correspondent d'une certaine façon respectivement à la première et à la seconde sémiotique.

Les nouvelles définitions reposent donc strictement sur des *points de vue* d'où il est possible de saisir la sémiotique ou, si l'on préfère, les divers moments qui marquent le mouvement de la sémiotique. À la différence du tableau de la première sémiotique, les classes de signe s'inscrivent ici dans une continuité très rigoureuse, à la fois temporelle et logique, marquant une ascendance et dans la complexification du signe et dans l'envergure que prend le mouvement de la sémiotique.

Dans une ultime application du principe des trichotomies, chacune des dix classes de signe se voit, à son tour, subdivisée en trois catégories. Le tableau complet de la seconde sémiotique comporte donc trente sous-classes, renvoyant à dix classes de signe, elles-mêmes articulées sur le principe des nouvelles distinctions rendant compte du mouvement de la sémiotique.

LA SECONDE SÉMIOTIQUE

Les 10 classes et les 30 sous-classes



Les trente sous-classes de signes: descriptions et exemples

Je précise, encore une fois, que le représentamen ne saurait être ramené à un terme simple, soit à l'une des trente sous-classes; d'autre part, le signe n'est plus réductible ici à une simple interaction dynamique entre trois termes répondant au modèle des trichotomies.

Pour comprendre le tableau de cette seconde sémiotique, on se reportera au schéma du mouvement de la sémosis (p.49); chacune des dix classes correspond à une phase dans cette mouvance sémosique. Les trente sous-classes renvoient à un *point de vue* suivant lequel chacune de ces phases peut être saisie par l'esprit.

On remarquera que pour les signes de classes I, IV et IX, Peirce a repris les termes qui, dans le tableau de la première sémiotique, dénommaient les sous-signes. Quant aux dénominations des autres sous-classes, les derniers écrits, notamment les lettres à Lady Welby, affichent l'hésitation et parfois même l'embarras dans lequel se trouvait Peirce face à cette nouvelle exigence terminologique.

Ce descriptif des trente sous-signes ainsi que les exemples qui les illustrent proviennent essentiellement de Savan (1980 et 1988). Je me ferai ici le plus succinct possible, renvoyant le lecteur à la lettre de décembre 1908 (*É.S.*: 35-57) à Lady Welby ainsi qu'au commentaire de Deledalle (*É.S.*: 242-245).

1- Le signe par rapport à lui-même

1.1 Qualisigne

“Les qualités sont floues et n'ont pas de limites précises, elles s'interpénètrent et ne sauraient être comptées. On ne peut pas leur appliquer le principe de non-contradiction. Elles sont non individuées. Le meilleur exemple serait celui des *processus primaires* de la pensée.”

1.2 Sinsigne

“Ce sont les circonstances particulières qui entourent un événement ou la chose isolée qui constituent le fondement du signe.”

“*Le coup de pistolet* soudain qui donne le signal de départ d'une course est un sinsigne. L'odeur de la poudre brûlée et le poids du pistolet ne sont pas pertinents en ce qui concerne le signe-fondement. Il s'agit d'un

événement particulier; *la brusque déchirure du silence à ce moment précis* où un officiel tire, tel est le signe-fondement.”

“Les échantillons de pierres lunaires sont des sinsignes. La singularité de ces pierres, l’endroit exact et la position dans lesquels on les a trouvées, les indications quant à leur âge constituent un indice des processus historiques de formation de la lune, de la terre et du système solaire. Assurément les pierres lunaires portent également des qualisignes, mais les qualisignes sont subordonnés au fondement en tant que fait réel.”

“Les *déclencheurs* des animaux constituent une autre variété de sinsignes. Les mots que l’on utilise dans les cérémonies rituelles sont des sinsignes. Le pouvoir des mots qu’on utilise pendant un mariage, ou lorsqu’on prête serment devant un tribunal, ou bien encore lorsqu’un juge profère une sentence, dépendent du contexte, de la position de la personne qui énonce ces mots et parfois de l’intonation qu’elle utilise. Redisons-le: ces signes rituels et performatifs ne sont en fait essentiellement que des sinsignes. Les légisignes et les qualisignes leur sont subordonnés.”

1.3 Légisigne

Un légisigne est avant tout un signe dont le fondement est une loi, une règle, une convention ou une habitude.

“Le langage, les gestes, les structures culturelles et sociales d’une société sont essentiellement des légisignes. Chaque exemple est un signe parce qu’il s’agit de l’échantillon d’un type, de la réplique d’une règle. *Sans la loi ou la règle, qui sert à l’interpréter, chaque exemple n’est qu’un acte momentané et dépourvu de sens.*”

Enfant, je me souviens d’avoir assisté à un rituel (office religieux), sentant la solennité des gestes et paroles, mais sans en comprendre la signification (3) ou la portée (2). On est ici à la limite, je crois, du fantastique.

“Une seule et même chose peut être en même temps, d’un certain point de vue un qualisigne, d’un autre, un sinsigne et d’un autre encore, un légisigne.”

2- L'objet immédiat par rapport à lui-même

2.1 Descriptif

“Les possibles ne peuvent paraître dans le signe qu’*in propria persona*, par leur exemplification propre ou par une description. Un signe qui comporte un tel objet immédiat est un signe descriptif.”

2.2 Désignatif

“Lorsque je vois un éclair, je peux le montrer du doigt en m’écriant: “là” Les signes qui comportent des objets immédiats de ce genre sont des signes désignatifs.”

2.3 Copulant

“L’objet immédiat d’une loi, d’une habitude ou d’une classe collective sera une conjonction logique, une disjonction ou un conditionnel. (...) Une loi ou une habitude est exprimée dans le signe par “si ceci se produit, alors...” Peirce nomme ces signes des copulants.”

3- L'objet dynamique par rapport à lui-même

3.1 Abstractif

“Un signe considéré comme signe-fondement d’un objet dynamique possible est, pour Peirce, un abstractif.”

3.2 Concrétif

“Un événement occurrent ou une entité spatio-temporelle réelle. Charlemaigne est un exemple tout autant qu’un éclair de lumière. Le signe d’un objet dynamique est dit concrétif.”

3.3 Collectif

“L’objet dynamique peut être une loi, une habitude, une continuité ou un principe. Les signes de ces objets sont dits collectifs.”

4- Le signe en liaison à l'objet dynamique

4.1 Icône

“Un objet dynamique qui est une qualité possible est relié à son signe descriptif par une similarité qualitative ou ressemblance. Un signe dont la liaison à l'objet est de ce genre est une icône.”

4.2 Indice

“Lorsqu'un signe occurrent concret est relié à son signe désignatif par quelque action directe ou par quelque réaction, comme l'action du vent sur les ailes d'un moulin, alors le signe est un indice.”

4.3 Symbole

“Une loi, une règle ou une habitude peuvent n'être reliées à leur signe que par l'interprétant du signe. Ce signe est alors un symbole. Le lien à son objet par le biais de l'interprétant est un élément essentiel pour la définition du symbole. (...) Un poème est un symbole tout autant que la classe générale des protocoles sociaux, la signature d'un document légal, le drapeau national, l'argent comme médium agréé d'échanges, etc. Le symbole doit subordonner les icônes et les indices.”

5- L'interprétant immédiat par rapport à lui-même⁸

5.1 Hypothétique

“Si l'interprétant immédiat interprète un qualisigne, on peut appeler le signe, un signe hypothétique.”

“Par exemple l'interprétant immédiat du pas de danse d'un maître de ballet interprète le pas comme un signe du pas semblable que doit exécuter tel danseur. Mais ce second pas n'a pas besoin d'avoir lieu et il se peut même qu'il ne soit jamais esquissé.”

8. Pour illustrer l'hésitation où se trouvait Peirce dans l'établissement de ces nouvelles sous-classes, je cite cet extrait de la lettre à Lady Welby: V, *Quant à la nature de l'interprétant immédiat (ou senti ?), un signe peut être: Éjaculatif, ou exprimant simplement le sentiment; Impératif, incluant bien entendu les Interrogatifs; Significatif.*

Mais j'en ai fait par la suite la septième trichotomie et proposé, à la place pour la cinquième — avec beaucoup d'hésitation: *Hypothétique, Catégorique, Relatif.* (C.P.: 8.369; É.S.: 55)

5.2 Catégorique

“L’interprétant immédiat peut interpréter le signe comme un sinistre. Le signe peut alors être classé parmi les signes catégoriques.”

“Ainsi la danse des abeilles, par exemple, est un signe catégorique parce que, pour son interprétant immédiat, il s’agit d’un événement particulier et limité qui fournit directement une information au sujet d’un objet réel.”

5.3 Relatif

“L’interprétant immédiat peut interpréter son signe comme un signe, une loi ou une liaison générale. Un tel signe est un signe relatif.”

“La cérémonie du mariage est un signe relatif parce qu’elle est immédiatement interprétée comme un exemple de loi ou de règle qui établit une relation légale entre ses deux objets.”

6- L’interprétant dynamique par rapport à lui-même

6.1 Sympathique ou congruent

“Le signe peut produire des interprétants dynamiques qui sont des sentiments, des émotions ou des humeurs.”

“Une cérémonie de mariage est un signe sympathique, mais il en est de même pour une insulte, un geste moqueur, un éclair de lumière ou une mauvaise nouvelle. Tous ont également des interprétants dynamiques qui sont des émotions et des sentiments.”

“Les interprétants dynamiques d’un signe-fondement sont les effets sémiotiques réels que le signe produit *de facto*. Les interprétants dynamiques sont ces interprétants qui ont une existence indépendante réelle.”

6.2 Choquant ou percussif

“Peirce classe certains signes parmi les signes percutants, si les interprétants sont des actions musculaires ou énergétiques.”

“L’envol des abeilles est un interprétant énergétique et la danse des abeilles est donc un signe percutant. Le verdict d’un juge est également un signe percutant; son effet sémiotique sera peut-être l’emprisonnement d’une personne ou le paiement d’une amende.”

6.3 Usuel

“L’interprétant d’un signe peut être une idée ou une pensée ou encore un raisonnement particuliers. Il sera donc intellectuel ou logique. Toutefois, dans la vie de tous les jours et dans les circonstances habituelles, notre pensée n’est pas réfléchie et critique. Nous ne jugeons pas nos pensées en appliquant consciemment les principes généraux des conclusions vraies. Quand un signe est classé en fonction de ces interprétants logiques non critiques, Peirce le nomme signe usuel.”

7- Le signe par référence à l’interprétant dynamique

7.1 Suggestif

“L’interprétant affectif émerge sans critique de son signe, auquel il n’est relié que par le sentiment non analysé d’une ressemblance ou d’une similarité. Le signe ne peut que suggérer son interprétant dynamique affectif. Un tel signe, classé en fonction de cette relation de suggestion, est un signe suggestif.”

7.2 Impératif

“Un signe ne fait jaillir son interprétant énergétique que sous la contrainte d’un ordre ou d’une question. (...) Tout sinseigne contraint son interprétant énergétique jusqu’à obtenir, à tout le moins, l’attention nécessaire pour qu’il réponde activement au signe.”

“L’envol des abeilles en réponse à la danse est une réponse à un ordre, tout comme le poing qui se serre en réponse à une insulte.”

“Si un signe produit son interprétant dynamique sur un ordre ou une question, on peut classer le signe parmi les signes impératifs.”

7.3 Indicatif

“Enfin, un signe peut être relié à son interprétant logique de manière cognitive; lorsqu’il est relié de cette manière à l’interprétant dynamique, Peirce propose de le nommer signe indicatif.”

8- L'interprétant final par rapport à lui-même

8.1 Graphitique

“Un signe peut être classé comme signe graphitique, si son interprétant final est une qualité d'excellence.”

“Les démonstrations et les systèmes mathématiques élégants sont des signes graphitiques.”

8.2 Pratique (pour produire l'action)

“L'interprétant final peut être l'excellence et l'efficacité d'une conduite. Lorsque l'interprétant final est une action efficace et belle, le signe est dit pratique.”

8.3 Pragmatique (pour produire l'auto-contrôle)

“L'interprétant final peut être une autocritique et une auto-correction méthodologique. Le signe classé en fonction de cet interprétant final méthodologique est pragmatique.”

9- Le signe dans sa relation dyadique à l'objet dynamique et à l'interprétant final

“Comment le signe influence-t-il et affecte-t-il son interprétant final? La relation entre le signe et son interprétant final est dyadique. Peirce a montré que c'est sous les espèces de la logique formelle qu'un signe est relié à son interprétant final. L'interprétant final interprète l'action du signe sur lui-même en fonction de sa structure logique. (...) Il distingue dans la logique trois domaines fondamentaux.”

9.1 Rhème

“ (...) à un premier niveau, le calcul quantificateur (celui des fonctions dont le prédicat n'a qu'une place) (...); les signes peuvent être classés en rhèmes.”

9.2 Dicent

“ (...) à un second niveau, le calcul des fonctions à plusieurs places (...); les signes peuvent être classés en dicents.”

9.3 Argument

“ (...) enfin l'étude des principes du raisonnement vrai (...); les signes peuvent être classés arguments.”

10-La nature de la garantie de l'expression triadique du signe avec son objet dynamique et son interprétant final

10.1 Assurance de l'instinct (Abduction)

“L'homme a évolué dans une interaction intime et constante avec son environnement. Ce processus évolutif a produit des réponses instinctives à la faim et au besoin intellectuel, mais également aux puzzles intellectuels et pratiques qui se répètent au long de la vie humaine. On peut donc classer les signes en fonction de leur assurance instinctive de la vérité de leur interprétant final.”

10.2 Assurance de l'expérience (Induction)

“Il faut tester les hypothèses par induction en ayant recours à l'expérience. L'interprétant final peut traiter son signe-fondement comme un échantillon inductif de l'objet. On classe ce signe parmi ceux qui assurent le lien entre l'interprétant final et son objet par expérience.”

10.3 Assurance de la forme (Dédution)

“C'est finalement par le processus formel de la déduction que nous inférons, à partir de l'hypothèse, les conséquences empiriques que l'induction peut vérifier. La déduction est intermédiaire entre l'hypothèse et l'induction. Un signe qui relie son interprétant final à un objet par une déduction formelle s'assure formellement de la vérité.”

Les inférences

Le signe de classe X inscrit la fin du parcours, soit les conditions de la connaissance. À ce niveau, le signe décrit donc les ultimes conditions épistémologiques de l'accès au savoir. On comprendra donc que Peirce ait placé, à ce point ultime de la sémiosis, les inférences.

Toute avancée dans le mouvement de la sémiosis, soit à l'intérieur du signe, soit entre signes, tout processus de déplacement est une inférence.

Appliquant le principe des trichotomies, Peirce distingue trois types d'inférence:

- 3- la déduction;
- 2- l'induction;
- 1- l'abduction (ou l'hypothèse).

C'est d'abord sur le simple plan de diverses formes de raisonnement logique que Peirce établit les trois classes d'inférence.

Déduction:

Application d'une règle générale à un cas particulier:

Règle: Toutes les fèves de ce sac sont blanches;

Cas: Or, cette fève provient de ce sac;

Résultat: Donc, cette fève est blanche.

C'est tout simplement le syllogisme, dans sa rigueur formelle, avec toutes les garanties d'accès à la vérité.

La déduction est troisième dans la mesure où son point de départ est une règle générale, un énoncé abstrait.

Induction:

Rattachement d'un cas à une règle connue à partir d'un résultat:

Cas: Cette fève est blanche;

Règle: Or, toutes les fèves de ce sac sont blanches;

Résultat: Donc, cette fève provient de ce sac.

L'induction est seconde dans la mesure où son point de départ est un cas individuel, une réalisation particulière.

Abduction (ou hypothèse):

Reconnaissance d'un résultat comme cas d'une règle postulée:

Résultat: Ces haricots proviennent de ce sac;

Cas: Ces haricots sont blancs;

Règle: Tous les haricots de ce sac sont blancs.

Seule une formulation discursive permet de rendre vraiment compte de l'articulation de l'abduction; je propose donc celle-ci:

Ces haricots provenant de ce sac sont blancs, *puisque* tous les haricots de ce sac *doivent*⁹ être blancs.

9. Le verbe *devoir* est pris ici, suivant un usage familier, au sens d'une certitude ou d'une conviction morale. Cet usage est particulièrement près de l'abduction comme l'illustre cette qu'on pourrait dire, en soupirant, au cours d'une dure journée de travail en plein hiver: *la montagne doit être belle pour le ski aujourd'hui!*

Il s'agit d'une argumentation à rebours, allant du conséquent à l'antécédent. Pour cette raison, Peirce la nomme aussi *réduction*. L'abduction, lorsqu'elle est saisie du point de vue de la démarche scientifique, correspond simplement à l'hypothèse.

L'abduction est toujours un risque puisqu'elle ne repose pas sur une opération logique rigoureuse; elle constitue en fait un saut moins logique que, plus globalement, cognitif. Il est évident que cet exemple simpliste ne saurait rendre compte des enjeux logiques liés à l'abduction. Je n'ai voulu, au départ, que placer cette inférence en relation de contiguïté aux deux autres types d'inférence.

L'abduction est première dans la mesure où son point de départ est une potentialité de cas, de règle et de leur rattachement mutuel.

Afin d'illustrer, de façon un peu moins tordue que précédemment, la nécessité du recours à l'abduction, je cite ce passage, proposé par Umberto Eco (1984:51-2) qui l'a emprunté à Saint-Augustin: ce dernier entendait démontrer la fragilité d'un raisonnement de type inductif, mais U. Eco démontre, avec raison, que c'est l'abduction qui finalement est en cause.

On assiste à un dialogue entre Augustin et son disciple Adéodat:

Augustin: "Comment expliqueras-tu à un étranger ne parlant pas notre langue le sens du mot *marcher*?"

Adéodat: "Je marcherais"

Augustin: "Et si tu marches déjà?"

Adéodat: "Je presserais le pas"

Augustin: "Alors, il pourrait interpréter le mot comme *se hâter*!"

Adéodat se place dans une logique de signes "ostensifs" qui, escompte-t-il, permettraient à son interlocuteur d'induire le sens des mots. Le problème qu'il rencontre, c'est qu'il ne sait pas, et ne peut pas savoir où en est le raisonnement et le décodage de son interlocuteur: a-t-il déjà compris le sens de marcher? Si non, il pourra saisir le sens du signe *marcher*, si oui, alors le signe de la hâte viendra se superposer au premier. Augustin intervient pour démontrer que l'accumulation de signes ostensifs, sans principe de génération ou de régulation ne peut, à la limite, comme le suggère Eco, que venir brouiller les pistes.

Ce que cherche à démontrer Eco ici, c'est que l'observateur étranger doit, pour comprendre le signe, postuler une règle des signes ostensifs et *simultanément* penser le signe émis (marcher ou se hâter) comme un cas de cette règle. Le point central dans le processus ici décrit réside dans le *simultanément*, c'est-à-dire dans la nécessaire convergence de deux opérations logiques différentes et complémentaires, soit, comme on l'a suggéré plus

haut: 1. reconnaître le résultat comme cas; 2. d'une règle postulée. Nous sommes donc bien dans l'abduction et non plus simplement dans l'induction.

La règle postulée serait un cadre de référence, d'ordre métalinguistique ou sémiotique soit, dans ce cas-ci un code des signes ostensifs. L'exemple, proposé plus haut, de Champollion aux prises avec les hiéroglyphes illustre avec justesse ce processus de l'abduction.

L'abduction, dans les textes de Peirce, paraît comme nécessaire: correspondant à l'hypothèse, elle remplit le rôle premier de venir alimenter l'esprit, soit fournir un matériau de base à la sémosis. Pourtant, elle est extrêmement difficile à admettre si l'on se place dans une stricte visée logique. En fait, on trouve ici un point extrêmement sensible: celui de la confrontation entre les conditions logiques formelles du raisonnement et les conditions de la prise de l'intelligence sur le monde.

On comprendra que, dans ces conditions, l'abduction constitue l'un des aspects les plus fréquemment repris chez les peircéens. Je me contente ici de donner un simple aperçu de cette problématique en me fondant principalement sur un article, encore inédit, d'Enrico Carontini (1989) et sur un texte d'Umberto Eco (1983).

L'abduction

L'abduction est une argumentation à rebours, allant du conséquent à l'antécédent. Elle opère des "sauts cognitifs" grâce à des choix interprétatifs audacieux, pouvant conduire à des connaissances nouvelles, mais pouvant aussi conduire à l'errance de l'esprit.

Peirce propose les exemples suivants.

Voyageant au Moyen-Orient, il pénètre sur le territoire turc. Il voit un personnage considérable, transporté par des porteurs et entouré de toutes les considérations. Sa première réaction est d'imaginer qu'il s'agit là du gouverneur de la province où il voyage.

Il s'agit d'une abduction dans la mesure où le sujet, n'étant pas Turc, ne connaît pas les marques distinctives du gouverneur. Le personnage pourrait être un financier riche, un visiteur, etc. L'inférence porte donc et sur l'identité du personnage considérable et sur ces marques distinctives qui seraient des règles.

Le second exemple nous ramène du Peirce voyageur au Peirce spécialiste en minéralogie: devant la découverte de fossiles au haut d'une montagne, il

infère que le niveau de la mer a déjà atteint le sommet de cette montagne. Or, cette inférence reste, pour le moment, non vérifiable: ces fossiles auraient pu être transportés par des personnes; un glissement de terrain lors du passage des glaciers aurait pu déplacer et surélever ce terrain. La résolution de ce cas particulier (fossiles en haut d'une montagne) nécessite le recours à une règle beaucoup plus générale portant sur les conditions de transformation de l'écorce terrestre. C'est en ce sens que l'abduction est une hypothèse.

Carontini propose deux classes d'arguments de Peirce pour légitimer l'abduction.

L'inéluctabilité de l'abduction

Devant une quantité énorme de solutions possibles, si énorme qu'elles sont non vérifiables individuellement, l'esprit s'arrête à un critère de plausibilité. Soit une sorte d'"insight", de "flash", un sens de l'"instinct". La "lume naturelle" de Galilée. Peirce, écrit Carontini, postule un *tropisme de l'esprit pour la vérité*.

Mais qu'une hypothèse soit plausible, c'est là un énoncé qui est lui-même une hypothèse plausible, et ainsi de suite *ad infinitum*: on se trouve devant un cercle logique qui ne peut parvenir à son auto-fondation.

Carontini (1989:12) cite G.Sini (1984:15) qui écrit: *Arrivés à ce point, il ne faut pas enlever le cercle vicieux, mais il faut demeurer et penser en lui*. J'ajouterais cette argumentation: à ce point de la sémiotique, nous en sommes au niveau de la priméité: si l'on cherche à quitter ce lieu logique, ce ne peut être que pour sortir de la pensée, tout accès à la secondéité étant interdit. Alors, sortir de ce cercle pour aller où?

Je terminerai la revue de cet aspect en citant ce passage que Savan (1988:69-70) consacre à ce sujet, cherchant moins à légitimer l'abduction qu'à en reconnaître l'existence de fait:

What assurance does an infant have that a smile is a sign of friendship, and a frown a sign of rejection? What assurance does s/he have that a ball rolling along the floor in a certain direction will continue to move in the same direction after it disappears behind, say, a piece of wood? Why does the burnt child shun fire? How does the child learn to speak and to understand speech? To these and countless other examples, Peirce replied that it is a qualitative affinity, a subconscious linkage of firstness, which enables the interpretant to interpret the sign as evidence of the character of its object correctly.

La complémentarité des inférences

Dans les derniers écrits de Peirce, la question de la légitimation de l'inférence est saisie suivant un mode systémique puisqu'elle est replacée dans l'ensemble des trois types d'inférence.

Les trois inférences sont reliées entre elles dans la logique des règles hiérarchiques. Ainsi: l'induction, pour s'opérer suppose une règle et un cas alors que la déduction suppose une règle, un cas et une relation déjà établie entre les deux. L'abduction paraît donc comme le fondement, le *ground*, la base même de toute inférence, de toute opération de l'esprit, de toute sémiuse puisque ce n'est que dans ces conditions que peut être générée la règle nécessaire aux autres inférences: le rattachement de l'abduction à la catégorie de la priméité paraît ici nécessaire.

L'abduction comme imagination créatrice

Umberto Eco (1983) s'est aussi longuement intéressé à cette question de l'abduction allant jusqu'à en faire l'inférence caractérisant la dimension créatrice de la pensée. Je me contenterai ici de simplement reprendre ses conclusions, renvoyant le lecteur à ce texte éminemment intéressant. L'abduction rend compte de tous les processus de sauts de la pensée dans l'inconnu; sans abduction, suggère Peirce, la pensée en serait demeurée au savoir de l'homme des premiers jours pour qui l'univers était inconnu et hostile.

Pour marquer le rattachement de l'abduction à l'hypothèse, Eco emprunte de Peirce l'exemple du savant astronome Nicolas Copernic qui, dans un saut à la fois admirable et audacieux, a supposé que le parcours des planètes autour du soleil suivait la forme non pas d'un cercle mais d'une ellipse. Et ce n'est que quelques années plus tard que cette abduction, devenue hypothèse a pu être vérifiée.

Eco termine en soulignant la différence entre le scientifique et le logicien, puis le créateur: le scientifique est reconnu par la société pour sa triple capacité à générer des hypothèses (abduction), à les valider (induction) et à les vérifier (déduction). Le créateur, l'artiste est reconnu par la société pour sa capacité à produire des abductions, relativiser les valeurs, nous libérer des codes trop serrés, trop prégnants, et d'en tirer des réalisations.

Proposant un découpage suivant un autre point de vue, il suggère que (...) *du point de vue sémiotique, l'intérêt essentiel (...) c'est qu'un événement soit signe par rapport à une règle*, tandis que (...) *du point de vue scientifique, l'intérêt (...) c'est que l'état des choses exprimées par la proposition-règle soit le cas.* (Eco 1984:51)

Dans tous les cas, l'abduction, si elle rend compte de la pensée créatrice de l'humanité, elle en inscrit aussi cette autre dimension qui est au coeur de la pensée peircéenne: le faillibilisme.

Trois aspects épistémologiques de la pensée peircéenne

Le modèle triadique, la vérité et la notion de relativité

Je me contente ici de citer un extrait d'un article de Timothy Reiss (1980:125-6). Ce passage rattache la pensée triadique de Peirce aux problématiques qui ont animé le mode de la physique depuis qu'Einstein a introduit la notion de relativité.

Reiss conclut à l'étonnante modernité de la pensée peircéenne et à la nécessité d'y recourir pour inscrire la réflexion sémiotique dans l'épistémologie contemporaine.

Le projet peircéen donc, précisément sur la base des concepts inadmissibles par Frege (et d'autres) semblerait avoir abouti à une notion opératoire du vrai. Le fait que beaucoup de ses prédictions au sujet du rapport entre des lois nouvelles et leurs objets se soient révélées non seulement fondées mais fructueuses, suggère que l'idée d'une logique binaire est au moins inadéquate sinon intenable de fait, pour ce qui concerne l'"acquisition" de la connaissance et pas très utile pour expliquer les lois qui gouvernent cette acquisition. Le silence qui clôt le "Tractatus" de Wittgenstein en est presque la confirmation.

La notion médiatrice de Tiercéité est essentielle dans la théorie de la relativité. Considérons la remarque faite par Eddington au sujet de la "réalité" de la contradiction postulée par Fitzgerald-Lorentz, lorsqu'il explique la signification des conclusions d'Einstein pour la théorie en question:

Quand on fait passer une baguette du repos au mouvement uniforme, il n'arrive rien du tout à la baguette. Nous disons qu'elle se contracte; mais la longueur n'est pas une propriété de la baguette, elle est un rapport entre la baguette et l'observateur. *En attendant que l'observateur soit spécifié, la longueur de la baguette reste parfaitement indéterminée.*¹⁰

10. Cité dans Ronald W. Clark, *Einstein: The Life and Times*, New York, Avon, 1972, p.120

Ce qui illustre assez précisément l'importance de ce que Peirce appelle la continuité qui existe entre les parties d'une relation en rapport triadique et de ce qu'il appelle une triade "irréductible" (genuine) dans sa totalité. Dans l'analyse des notions de cause et d'effet élaborée en 1898 (C.P.: 6.68-69), Peirce soutient des arguments qui sont très près, de façon générale, de ceux qui caractériseront la physique quantique quelque trente ans plus tard. L'on pourrait presque dire que la manière dont fonctionne la relativité et la physique quantique sont des cas spéciaux de la théorie générale du sens que Peirce avait travaillée toute sa vie. Cet accomplissement suggère qu'un discours triadique, avec son concept du savoir comme action-dans-le-monde collective, pourrait fournir une base adéquate à nos discours et remplacer avec un avantage plutôt considérable le discours qui adopte comme idéal une fonction de vérité.

La sémosis comme processus temporel et comme conscience

Je m'appuie ici sur un passage tiré du dernier ouvrage de Gérard Deledalle (1987:87-91) qui rend compte, avec une grande finesse, de l'intime imbrication du processus de la sémosis et de la conscience. Le support de ce processus, c'est évidemment la durée, le temps.

Le terme *immédiat* est à prendre dans son sens étymologique: absence de médiation, de relai; alors que le terme *médiate*, aussi à prendre dans son sens étymologique, renvoie à la présence nécessaire d'une articulation logique dans le processus de la sémosis: la relation *médiate*, renvoie à une opération impliquant le troisième, c'est une *inférence*, alors que la relation *immédiate* suppose des relations saisies de façon synthétique. Afin de faciliter la lecture de ce passage très dense, j'en fragmente les différentes articulations; le texte de Gérard Deledalle est en italique et les citations de Peirce apparaissent en caractères romains; les caractères gras utilisés pour mettre certains termes en relief sont de moi.

(...) une idée passée ne peut être totalement passée, elle ne peut que devenir infinitésimalement passée, moins passée qu'une date passée assignable quelconque. Nous sommes donc amenés à la conclusion que le présent est lié au passé par une série d'étapes infinitésimales réelles (C.P.: 6.109).

Dans un intervalle infinitésimal, nous percevons directement la séquence temporelle de son commencement, de son milieu et de sa fin non bien entendu, sous forme de reconnaissance, car il n'y a de reconnaissance que du passé, mais sous la forme d'un sentiment immédiat. Mais à cet intervalle un autre succède dont le commencement est le milieu du précédent et dont le milieu est la fin du précédent. Nous avons là une

perception immédiate de la séquence, de son commencement, de son milieu et de sa fin, ou disons du second, troisième ou quatrième instant. À partir de ces deux perceptions immédiates, nous obtenons une perception médiate ou inférentielle de la relation de tous les quatre instants. Peirce appelle instant un point du temps et moment une durée infinitésimale.

Supposons, maintenant, *non une simple succession infinie, mais un flux continu de l'inférence pendant un temps déterminé et le résultat sera une conscience objective immédiate de la totalité du temps au dernier moment (C.P.: 6.111).*

Peirce ici, se place dans une problématique que l'on pourrait rapprocher de celle qui, depuis, s'est développée sous les termes de la mémoire à court terme et de la mémoire à long terme. Cependant, et cet aspect me paraît central, la mémoire n'est pas donnée comme un lieu figé de stockage de données (ce qui nous renverrait, comme dans la pratique informatique actuelle, à une représentation dyadique du savoir) mais elle est plutôt donnée comme une présence, une force dynamique immanente à la conscience. Re-voyons les diverses étapes:

1. la pensée, la sémiologie supposent d'abord un processus au niveau de la mémoire à court terme: c'est la relation immédiate renvoyant à la première phase dans le tableau donné plus haut du mouvement de la sémiologie à l'intérieur du signe, soit le premier moment de la survenue du signe;
2. le savoir se construit nécessairement par le recours à la médiation du troisième, de l'inférence: c'est la relation médiate opérée par le travail de l'interprétant dynamique constituant l'objet dynamique;
3. la conscience est une saisie *à la fois objective et immédiate* de ces processus d'inférence: c'est l'aboutissement à l'interprétant final.

En somme, nous touchons peut-être ici au point le plus essentiel à la pensée peircéenne: la sémiologie est donnée comme une conscience qui soit, à la fois objective et immédiate; les seuls termes de médiation qui puissent concilier ces deux aspects de l'objectivité et de l'immédiateté renvoient aux conditions mêmes d'existence de la conscience: la continuité et le failibilisme. Deledalle, de façon fort juste, conclut ainsi ce passage:

La vie de l'esprit est donc gouvernée par le principe de continuité: les idées tendent à s'étendre continuellement et à affecter certaines autres qui entretiennent à leur égard une relation particulière d'affectibilité. (C.P.: 6.104)

L'idée du mouvement continu qui nous paraissait difficile à reconnaître sous les tableaux et les diverses classifications retrouve ici sa place centrale: saisies dans cette perspective, les trichotomies ne nous paraissent plus maintenant que comme des marques distinguant les phases, les étapes, les moments logiques qui rythment ce mouvement continu, ce flux des signes qu'est la sémiotique ou, si l'on préfère, la conscience.

La matière et l'esprit, la conscience et le faillibilisme

Encore ici, je me fonde sur un passage tiré du dernier ouvrage de Gérard Deledalle (1987:84-87) consacré au *synéchisme*.

Le *synéchisme*, écrit Deledalle, est la doctrine de la continuité gouvernant l'univers de la tiercéité. Une relecture de la pensée peircéenne, conduite dans la perspective du *synéchisme*, reconsidérera les trois niveaux de la trichotomie en les plaçant sur un plan épistémologique:

1. Le premier est nécessairement général; il est réel, mais non discriminé: il est perçu au titre de potentialité:

Le temps et l'espace sont continus parce qu'ils incarnent les conditions de la possibilité, et le possible est général et la continuité et la généralité sont deux noms pour la même absence de distinction des individus. (C.P.: 4.172)

2. Le second est un existant; il est nécessairement individuel:

(...) c'est seulement l'actualité, la force de l'existence qui fait éclater la fluidité du général et produit une unité discrète. (Deledalle 1987:86)

3. La continuité, troisième, est générale, rationnelle et réelle.

Je poursuis en citant Gérard Deledalle (dont le texte est en italique où les citations de Peirce apparaissent en caractères romains; les caractères gras utilisés pour mettre certains termes en relief sont de moi):

Toute trace de nominalisme disparaît. Ils (les premiers) font partie du continuum au même titre que les existants individuels, seconds, mais ils possèdent une réalité que ceux-ci n'ont pas. Ils se fondent dans le continuum et participent de sa nature, alors que les existants individuels s'en distinguent tout en en faisant partie, comme le point de la fin ou du commencement de la ligne: ils sont l'inintelligible dans l'intelligible.

On comprendra qu'il n'est plus possible à la dernière de ces catégories de dissenter, comme le faisait le dualisme, de la matière et de l'esprit et de la "relation entre les aspects psychiques et physiques d'une substance", car nous n'avons plus affaire à des entités distinctes. Si l'on regarde une chose de l'extérieur, si l'on considère ses relations d'action et de réaction avec les autres choses, elle apparaît comme matière. Si on la regarde de l'intérieur, si l'on considère son caractère immédiat comme sentiment, elle apparaît comme conscience. Mais ces deux manières de voir se combinent quand on pense que les lois mécaniques ne sont autre chose que des habitudes acquises, comme toutes les régularités de l'esprit, y compris la tendance à prendre des habitudes elle-même (C.P.: 6.268). La matière n'est donc pas complètement morte, elle est l'esprit perclus d'habitudes où sommeille néanmoins un élément de diversification; et dans cette diversification il y a la vie (C.P. 6.158).

La loi de l'esprit est la loi même de l'évolution: le principe de continuité. C'est pourquoi le synéchisme soutient que tout ce qui existe est continu (C.P. 1.172) et que, comme nous le disions déjà en le présentant, la coalescence, le devenir continu, le devenir gouverné par des lois, le devenir pétri d'idées générales ne sont que des phases d'un seul et même processus de croissance de la raison. (C.P.: 5.4)

Gérard Deledalle termine son ouvrage sur ce thème du faillibilisme qui rend possible l'idée même de la sémiotique.

Le faillibilisme précise comment il faut comprendre le principe de continuité qui est au cœur du synéchisme. Le principe de continuité est l'idée de faillibilisme objectivée (...) car le faillibilisme est la doctrine suivant laquelle notre connaissance n'est jamais absolue, mais nage toujours, pour ainsi dire, dans un continuum d'incertitude et d'indétermination. (C.P.: 1.171)

Le passage de la première à la seconde sémiotique illustre et conduit à ses dernières extrémités cette logique: la sémiotique en somme ne paraît plus comme un simple instrument d'analyse de représentations, elle définit les conditions d'accès au savoir et à la conscience. C'est sur la base de cette proposition qui marque le point d'aboutissement de la pensée peircéenne que nous avons posé, au tout début de notre présentation, l'énoncé suivant: "la pensée n'est pas en nous: au contraire, nous sommes dans la pensée."

POSTFACE

Au sortir de cette lecture, je m'arrêterai à cet aspect qui frappe tous les chercheurs qui font la découverte de la sémiotique peircéenne. Les catégories phénoménologiques sont constamment repliées sur elles-mêmes dans un mouvement de reprise qui paraît sans fin, comme s'il s'agissait d'un pur jeu logique. Ce mouvement de repliement constant du même sur le même me paraît au contraire très peu gratuit, et tout à fait contemporain, car à quoi d'autre pourrait-on rattacher cette représentation imaginaire des relations logiques sinon au modèle holographique? Comme chacun le sait, dans cette conception de l'univers, chaque partie, agissant comme lieu de représentation, comme signe en somme, contient en elle-même, le tout: la qualité de la représentation — dans les applications techniques, on parle de la définition de l'image — tient non pas à l'envergure de la saisie de l'ensemble, mais à la multiplicité des points de saisie: plus le champ de perception est multiple, plus haute sera la définition. Ce qui nous conduit à cette phrase-clef de Peirce: (...) *il n'a (...) jamais été dans mon pouvoir d'étudier quoique ce fut — mathématiques, morale, métaphysique, gravitation, thermodynamique, phonétique, économie, histoire des sciences, whist, homme et femme, vin, météorologie, si ce n'est comme étude de sémiotique* (É.S.: 56). Tant dans le modèle holographique que dans la sémiotique peircéenne, l'univers n'a d'existence qu'au titre de représentation de lui-même.

Lors de nos nombreuses discussions, Michel van Schendel revenait souvent sur cet aspect qui me paraît essentiel à la compréhension de la pensée peircéenne: *l'univers n'est pas appréhendé comme une totalité, mais, de façon beaucoup plus dynamique, sous l'espèce d'une latence de développement*, par des points d'entrée multiples, des moments, a-t-on suggéré plus haut. Autrement dit, l'univers n'est jamais appréhendé comme totalité par un regard qui serait extérieur et qui accèderait à la vérité. Au contraire, et on s'est référé à cette notion à quelques reprises: au centre de la pensée peircéenne, réside le faillibilisme. Le monde est constitué de signes qu'il faut interpréter. On comprendra alors le sens de la démarche épistémologique qu'emprunta Peirce: une sémiotique se substitue à la métaphysique; nul doute que la pratique de la mathématique l'ait conduit à cette conception de l'univers.

La sémiotique peircéenne remet en cause les modèles logiques sur lesquels se fondait notre conception de la sémiologie. La sémiotique n'est plus un simple instrument notionnel susceptible de nous aider à analyser les différents signes qui composent notre univers social; nous devenons nous-mêmes le lieu et le temps où s'opère la sémiosi. Je reprends cette étonnante formule de Gérard Deledalle: *le sujet est un adverbe de lieu et de temps*. Autrement dit, nous ne contrôlons pas les processus de la sémiologie, ce sont eux qui définissent les conditions de notre vie affective, sociale et intellectuelle.

Un exemple, particulièrement significatif, revient à quelques reprises dans le texte de Peirce: celui du parfum d'une femme qui est décrit suivant différentes nuances olfactives; ce qui se joue alors, c'est le rapport de signification entre cette dame et une essence particulière: *Le parfum favori d'une femme, écrit Peirce, me semble en quelque façon concorder avec celui de son être spirituel. Si elle n'en emploie aucun, sa nature manquera de parfum. Si elle utilise la violette, elle en aura la finesse et la délicatesse. Des deux femmes que j'ai connues et qui utilisaient la rose, l'une était une vieille fille artiste, une grande dame; l'autre, une jeune femme mariée fort bruyante et très ignorante; mais elles se ressemblaient étrangement. (...) Il doit certainement y avoir quelque subtile ressemblance entre l'odeur et l'impression que j'ai de la nature d'une femme.* (C.P.: 1.313; É.S.: 125) Cet exemple m'a toujours fasciné pour la raison qu'il retourne le signe au registre de l'olfactif, c'est-à-dire au sens le plus primaire, à la priméité du signe dira-t-on, et qu'il permet la reconstitution totale du mouvement de la sémiotique. La sémiotique peircéenne se caractérise par cette puissance: un représentant est-il analysé jusqu'à ce point ultime d'abstraction qu'est la procédure de la déduction que, dans un moment ultérieur, il est ramené au niveau du *ground*, c'est-à-dire à la simple possibilité de signifier. Durant mon cours, j'ai souvent insisté sur ce point que je reprends ici en terminant: les opérations les plus abstraites, dans une phase ultérieure de la sémiotique, retournent toujours, nécessairement, au *ground*, à ce niveau de priméité qui marque pourtant une avancée. C'est là le principal effet de sens de cette figure de l'ellipse qui caractérise la pensée de Peirce.

Reste l'ultime question que posait naguère Roland Barthes: par où commencer? La question, malgré son allure de simplicité, risque de constituer un piège dans la mesure où elle suppose une démarche analytique qui soit linéaire et programmatique. Pourtant, il faut bien commencer quelque part. Je suggérerai donc que l'analyse ne saurait, sous peine de mimétisme, se contenter de rattacher différents objets du monde à des catégories ou à des classes de signes. C'est l'imaginaire du mouvement, l'instabilité des valeurs, les processus de la sémiotique tels qu'ils fondent une représentation, que la sémiotique peircéenne nous invite à saisir. En somme, la pensée peircéenne nous fournit les instruments conceptuels — et non pas mécaniques — pour penser la fluidité des signes, l'éphémère des valeurs, la fragilité tout autant que la nécessité des artefacts qui constituent notre imaginaire, notre environnement social et nos acquis culturels. Le déplacement qui s'opère me paraît suffisamment important par rapport à nos habitudes pour laisser entrevoir, suivant l'heureuse expression de Verón, de nouvelles *potentialités d'expériences signifiantes* dans l'avenir.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

BAKHTINE, Mikhail (V. N. Volochinov).

- 1929 *Le Marxisme et la philosophie du langage: Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, préface de Roman Jakobson, traduction et présentation de Marina Yaguello (Paris, 1977, Les Éditions de Minuit).

BARTHES, Roland.

- 1957 *Mythologies* (Paris, 1970, Seuil).

BARTHES, Roland.

- 1964 "Éléments de sémiologie", repris de *Communications*, 4, *Le degré zéro de l'écriture suivi de Éléments de sémiologie* (Paris, 1965, Gonthier), 77-181.

BENVENISTE, Émile.

- 1946 "Structure des relations de personne dans le verbe" dans BENVENISTE 1966, 225-236.

BENVENISTE, Émile.

- 1966 *Problèmes de linguistique générale*, t. I (Paris, Gallimard).

BENVENISTE, Émile.

- 1969 "Sémiologie de la langue" repris de *Semiotica* I.1, 1-12 et I.2, 127-135 dans BENVENISTE 1974, 43-66.

BENVENISTE, Émile.

- 1974 *Problèmes de linguistique générale*, t. II (Paris, Gallimard).

CARONTINI, Enrico.

- 1984 *L'action du signe* (Louvain-La-Neuve, Cabay Libraire-éditeur).

CARONTINI, Enrico.

- 1989 "Inférence et encyclopédie", article à paraître.

DELEDALLE, Gérard.

- 1979 *Théorie et pratique du signe: Introduction à la sémiotique de Charles S. Peirce* (Paris, Payot).

DELEDALLE, Gérard.

- 1987 *Charles S. Peirce: Phénoménologue et sémioticien* (Amsterdam, J. Benjamins).

DELEDALLE, Gérard.

- 1988 "Texte et lecture. Analyse de *Tropisme I* de Nathalie Sarraute", inédit.

ECO, Umberto.

- 1976 "Peirce et la sémantique contemporaine", *Langages*, 58, 1980 "Le sémiotique de C. S. Peirce", 75-91.

ECO, Umberto.

- 1979 *Lector in fabula: La coopération interprétative dans les textes narratifs*, avec la collaboration de Piero Caracciolo; traduit de l'italien par Myriem Bouzaher (Paris, 1985, Grasset).

ECO, Umberto.

- 1983 "Horns, Hooves, Insteps. Some Hypotheses on Three Type of Abduction", dans U. Eco et T. Sebeok, éditeurs, *The Sign of Three: Dupin, Holmes, Peirce* (Bloomington, 1983, Indiana University Press) 198-220. Ce texte est partiellement repris, en traduction française, dans le *Magazine littéraire*, 241, avril 1987, 32-41.

ECO, Umberto.

- 1984 *Sémiotique et philosophie du langage*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher (Paris, 1988, P.U.F.)

FISSETTE, Jean.

- 1980 "Pathologie et signification: Réflexion préliminaire à une sémiotique de l'aphasie", *Recherches sémiotiques / Semiotic Inquiry*, 2-2, juin 1982, 130-149.

FISSETTE, Jean.

- 1990 "Le rythme, le sens, la sémiose: Introduction à une lecture peircéenne de Gauvreau", *Protée*, no. 18-1, pp. 47-58

FRANCOEUR, Louis.

- 1985 *Les signes s'envolent: Pour une sémiotique des actes de langage culturels* (Québec, P.U.L.).

KEVELSON, Roberta.

- 1987 *Charles S. Peirce's Method of Methods* (Amsterdam, J. Benjamins).

MARTINET, André.

- 1960 *Éléments de linguistique générale* (Paris, 1972, Armand Colin).

MARTY, R., C. BRUZY, W. BURZLAEFF, J. RETHORE.

- 1980 "La sémiotique phanéroscopique de Charles S. Peirce", *Langages*, 58, "La sémiotique de C. S. Peirce", 29-59.

NEF, Frédéric.

- 1980 "Note sur une argumentation de Peirce: A propos de la valence verbale", *Langages*, 58, "La sémiotique de C. S. Peirce", 93-101.

PARMENTIER, Richard J.

- 1985 "Signs' Place in Media Res: Peirce's Concept of Semiotic Mediation", dans Elisabeth Mertz, Richard J. Parmentier, éditeurs, *Semiotic Mediation: Sociocultural and Psychological Perspectives* (Montréal, 1985, Academic Press, Inc), 23-48.

PEIRCE, Charles S.

- i.1867-1911 *Collected Papers*, vol I-VI:1931-35 par C. Hartshorne, P. Weiss; vol.VII-VIII:1958 par W. Burks (Harvard, Harvard Univ. Press). Les renvois à cette éditions se font par la numérotation des paragraphes, le chiffre précédant le point indique la volume. Dans les renvois, l'abréviation *C.P.* désigne cet ouvrage.

PEIRCE, Charles S.

- 1868 "De quelques conséquences de quatre incapacités" dans *Textes fondamentaux de sémiotique*, texte traduit et annoté par Berthe Fouchier-Axelsen et Clara Foz; introduction de David Savan (Paris, 1987, Méridiens Klincksieck), 67-107.

PEIRCE, Charles S.

- i.1885-1911 *Écrits sur le signe*. Textes rassemblés, traduits et commentés par G. Deledalle (Paris, 1978, Seuil). Dans les renvois, l'abréviation *É.S.* désigne cet ouvrage.

PEIRCE, Charles S. et Victoria Lady WELBY.

- i.1903-1911 *Semiotic and Signifys: The correspondance between Charles S. Peirce and Victoria Lady Welby*, texte édité par Charles S. Hardwick et James Cook (Bloomington, 1977, Indiana University Press).

PESOT, Jurgen.

- 1979 *Silence, on parle: Introduction à la sémiologie* (Montréal, Guérin).

PHARIES, David A.

- 1985 *Charles S. Peirce and the Linguistic Sign* (Amsterdam, J. Benjamins).

REISS, Timothy J.

- 1976 "Peirce, Frege, la vérité, le tiers inclus et le champ pratique", *Langages*, 58, "La sémiotique de C. S. Peirce", 1980, 103-127.

RIFFATERRE, Michael.

- 1978 *Sémiotique de la poésie*, traduction de J.-J. Thomas (Paris, 1983, Seuil).

SAVAN, David.

- 1980 "La sémiotique de Charles S. Peirce", *Langages*, 58, "La sémiotique de C. S. Peirce", 9-23.

SAVAN, David.

- 1986 "Response to T.L. Short", *Transactions of the C.S. Peirce Society*, XXII-2, 125-143)

SAVAN, David.

- 1988 *An Introduction to C. S. Peirce's Full System Semeiotic* (Toronto, 1988, Victoria College in U. of T.).

SHERIFF, John K.

- 1981 "Charles S. Peirce and the Semiotics of Literature", Richard T. De GEORGE, éditeur, *Semiotic Themes*, (Lawrence, U.of Kansas Pub.) 51-74.

SINI, G.

- 1984 "Abduzione e cosmologie in Peirce" *Versus. Quaderni di studi semiotici*. 34, Milano.

Van SCHENDEL, Michel.

- 1987 "L'idéologème est un quasi-argument", *Texte*, V-6, (Toronto, Éditions Trintexte), 21-132.

VERÓN, Eliseo.

- 1987 *La sémosis sociale. Fragments d'une théorie de la discursivité* (Saint-Denis, France, P. U. de Vincennes).

VERÓN, Eliseo.

- 1980 "La sémosis et son monde", *Langages*, 58, "La sémiotique de C. S. Peirce", 61-74.

VERÓN, Eliseo.

- 1988 "Entre Peirce et Bateson: Une certaine idée du sens" dans Yves Wilkin, éditeur, *Bateson: Premier état d'un héritage*. (Paris, Seuil), 171-184.

Cet ouvrage est la version publiée d'un cours d'introduction à la sémiotique peircéenne. L'ensemble des travaux et articles, en langue française, qui ont été consacrés par des sémioticiens à Peirce depuis une dizaine d'années trouve ici un écho. Le style pédagogique de cet ouvrage le destine à tous ceux qui voudraient s'initier à cette sémiotique qui apparaît de plus en plus comme une alternative incontournable aux sémiologies fondées sur l'oeuvre de Ferdinand de Saussure.

Un exemple, particulièrement significatif, revient à quelques reprises dans le texte de Peirce: celui du parfum d'une femme qui est décrit suivant différentes nuances olfactives; ce qui se joue alors, c'est le rapport de signification entre cette dame et une essence particulière: "Le parfum favori d'une femme, écrit Peirce, me semble en quelque façon concorder avec celui de son être spirituel. Si elle n'en emploie aucun, sa nature manquera de parfum. Si elle utilise la violette, elle en aura la finesse et la délicatesse. (...) Il doit certainement y avoir quelque subtile ressemblance entre l'odeur et l'impression que j'ai de la nature d'une femme." Cet exemple m'a toujours fasciné pour la raison qu'il retourne le signe au registre de l'olfactif, soit au sens le plus primaire, à la priméité du signe dira-t-on, et qu'il permet la reconstitution totale du mouvement de la sémiosis. La sémiotique peircéenne se caractérise par cette puissance: un représentamen est-il analysé jusqu'à ce point ultime d'abstraction qu'est la procédure de la déduction que, dans un moment ultérieur, il est ramené au niveau du ground, c'est-à-dire à la simple possibilité de signifier. Durant mon cours, j'ai souvent insisté sur ce point que je reprends ici en terminant: les opérations les plus abstraites, dans une phase ultérieure de la sémiosis, retournent toujours, nécessairement, au ground, à ce niveau de priméité qui marque pourtant une avancée. C'est là le principal effet de sens de cette figure de l'ellipse qui caractérise la pensée de Peirce.

Jean Fisette est directeur du Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Il enseigne la littérature québécoise, la théorie littéraire ainsi que la sémiologie générale. Il a participé à de nombreux congrès et colloques et publié dans les principales revues internationales dont *Recherches sémiotiques / Semiotic Inquiry*, la revue de l'Association canadienne de sémiotique.